Arnault, Antoine Vincent
Oscar, fils d'Ossian

PQ
2153
A65
07

Oscar, fils d'Ossian

Tragédie en cinq actes

par le citoyen Arnault

Om IV.

OSCAR,

FILS D'OSSIAN,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

PAR LE CITOYEN ARNAULT.

Représentée, pour la première fois, au théâtre de la République, le 14 prairial an 4.

Amor, pieta, sdegno, dolore ed ira
Disio di morte.
ORLANDO FURIOSO, Cant. 37.

A PARIS,
CHEZ DU PONT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue de la Loi, No. 1232.

L'AN IV DE LA RÉPUBLIQUE.

PQ
2153
A65
07

PRÉFACE.

J'ai intitulé mon ouvrage *Oscar*, fils d'*Ossian*, pour indiquer, par ce titre, la source où j'avais puisé mon sujet.

En mettant sur la scène les peuples chantés par *Ossian*, j'ai dû laisser aux lieux les noms que leur donne ce poëte.

Pouvais-je, sans faire un lourd anachronisme, désigner par un autre nom que celui de pays de *Morven*, la partie septentrionale de la Grande Bretagne?

Les Romains, je le sais, la nommaient alors *Calédonnie*; mais je n'introduis pas les Romains dans l'*Écosse*, autre nom que reçut cette contrée postérieurement à l'époque de mon action.

Selma, où cette action se passe, était le palais des rois de *Morven*.

Morven signifie chaîne de montagnes.

Cromla, lieu élevé.

Le pays d'*Ullin* est l'Irlande.

Le royaume de *Loclin* la Norwege.

Les îles d'*Innistore* sont les Orcades.

Le *Lego* est le cocyte des anciens Écossais.

Les bardes étaient des druïdes d'un ordre

inférieur. *Trenemor*, l'un des ancêtres d'*Ossian*, les avait exceptés de la proscription, qui chassa les druïdes de ses états. Les druïdes étaient prêtres ; les bardes étaient poëtes : on ne se brouille pas avec les dispensateurs de l'immortalité.

J'invite ceux qui désireraient des détails plus étendus sur les hommes et sur les lieux, à lire la préface qui se trouve à la tête des poësies d'*Ossian*, traduites par *Letourneur*.

Je ne m'étendrai pas non plus sur ces poësies.

Dénuées d'art, mais surabondantes en génie, ces productions monotonément sublimes, sont parvenues, de bouche en bouche, depuis le troisième siècle jusqu'à notre âge.

Macpherson les écrivit le premier sous la dictée des pâtres.

Traduites dans toutes les langues sur sa version, elles ont trouvées partout des admirateurs, des enthousiastes.

En effet, quel homme, pour peu qu'il soit doué d'imagination et de sensibilité, peut entendre indifféremment le chantre de la valeur et de la mélancolie ? Fils et père des héros, héros lui-même, *Ossian* célèbre les exploits de *Fingal*, d'*Oscar* et les siens propres C'...

à *Malvina*, c'est à la veuve de son *Oscar*, que, vieux et aveugle comme le prince des poëtes, cet autre Homère adresse ses chants plaintifs et reconnaissans.

Quelle inépuisable source de richesses intactes ne présentaient-ils pas au poëte dramatique!

Un peuple entre la barbarie et la civilisation; une morale qui prescrit le courage au faible, la générosité au fort, la pratique de l'hospitalité à tous; une mythologie toute sentimentale, qui fait du monde entier le domaine du cœur, peuple les nuages des esprits des ancêtres, ouvre aux braves les palais aëriens, emprisonne dans les vapeurs des marais les ombres des méchans et des lâches : tels sont les sujets les plus familiers des tableaux d'*Ossian ;* tels sont les trésors sur lesquels j'étais indigne de porter la main, si l'emploi ne justifie pas ma témérité.

Je dois moins à *Ossian* mon sujet que mes couleurs. Un très-court poëme intitulé *la Mort d'Oscar*, m'a donné tout au plus l'idée du quatrième acte; le reste est purement fictif. Ce poëme m'avait déjà fourni le sujet d'une romance historique; par laquelle je terminerai cette préface.

OSCAR ET DERMIDE,

*Chant gallique imité d'*Ossian,

Musique de MÉHUL.

Toi qui, près de ma bien-aimée,
Unis tes accens à ma voix;
Toi qui, muette sous mes doigts,
Languis loin d'elle inanimée;
O ma harpe! adoucis l'ennui
Qui dévore un amant fidelle.
Si mon âme est triste aujourd'hui,
Que tes chants soient tristes comme elle.

MORVEN, dans ses forêts paisibles,
Possédait deux cœurs vertueux;
Également braves tous deux
Tous deux également sensibles.
Vaincre fut long-tems leur seul art:
Chasseur et guerrier intrépide,
Dermide égalait seul Oscar,
Oscar égalait seul Dermide.

LA paix habitait dans leurs âmes,
Ils n'avaient vécu qu'à demi.
Chacun d'eux aimant son ami,
Ignorait qu'il fût d'autres flâmes.
C'était à tes yeux, Malvina,
Qu'amour gardait cette victoire:
Chacun te voit; chacun déjà
T'aime comme il aimait la gloire.

Malvina ! l'éclat que ramène
L'aurore, qui rougit les cieux,
Le cède à l'éclat de tes yeux.
Un doux zéphir est ton haleine.
Ton sein, de pudeur agité,
Ressemble à la neige légère,
Que le vent, avec volupté,
Balance sur l'humble bruyère.

Du mal qui tous les deux les blesse
L'amitié ne peut les guérir.
Ou te posséder ou mourir,
Est le vœu qu'ils forment sans cesse.
Chacun a bien droit au retour
Par la pure ardeur qui l'anime ;
Mais partage-t-on son amour
Comme on partage son estime ?

Oscar est celui qu'on préfère.
Dermide en secret a gémi,
Non du bonheur de son ami,
Mais seulement de sa misère.
Bientôt Dermide a disparu.
Oscar cherchait par-tout sa trace ;
Quand au combat un inconnu,
De le provoquer a l'audace.

Les échos des bois retentissent
Du choc bruyant des boucliers ;
Déjà du sang des deux guerriers
Les ondes du torrent rougissent.

Bientôt, sous le fer du vainqueur,
L'agresseur mesure l'arène ;
L'un combattait avec fureur,
L'autre se défendait à peine.

Le coup qui finit ma carrière,
Oscar, est un bienfait pour moi ;
J'ai voulu le tenir de toi,
Dit Dermide, ouvrant la paupière.
D'un mal qui ne pouvait guérir
La main d'un ami me délivre :
L'amour m'ordonnait de mourir,
Et l'amour t'ordonne de vivre.

Il dit : il sourit, il expire.
Oscar, de douleur déchiré,
Veut fuir ce corps défiguré,
Qui le repousse et qui l'attire.
Déjà Malvina qui survient
A vu le trouble qui l'oppresse :
— O mon bien aimé ! d'où te vient
Cette morne et sombre tristesse ?

— Au pin, que son sang vient de teindre,
L'écu d'un brave est suspendu.
Trois fois mon arc s'est détendu
Sans que ma flèche ait pu l'atteindre.
C'est à toi, fille des forêts,
A remporter cette victoire ;
Que l'arc, auteur de mes regrets,
Soit au moins celui de ta gloire.

Oscar fuit : l'arc qu'il abandonne
Par son amante est ramassé ;
Et le trait qui siffle, est chassé
Loin de la corde qui résonne.
Le bouclier reçoit ce trait
Trop fidèle à l'œil qui le guide ;
Et le triste Oscar, qu'il couvrait,
Tombe sur le corps de Dermide.

Oscar, quelle erreur est la mienne ?
C'est moi qui te perce le sein !
—Dermide expira par ma main,
J'ai voulu mourir de la tienne.
— O mes amis ! ô mon amant !
Si nous n'avons pu vivre ensemble,
Dit l'héroïne, en se frappant,
Qu'un même tombeau nous rassemble.

Sur ce tombeau couvert de mousse,
Le chevreuil vient souvent brouter.
L'onde à rêver semble inviter
L'âme mélancolique et douce.
Le Barde instruit de ces malheurs,
A l'avenir les fait entendre.
Puissai-je obtenir tous les pleurs
Que son récit m'a fait répandre !

A QUELQUES PERSONNES.

Je ne crois pas mon ouvrage assez étranger à la nature, pour avoir jamais pensé qu'il dût plaire à tout le monde.

Ceux qui ne cherchent l'amour que dans la galanterie ; ceux qui ne voient que la férocité dans la passion, sont revenus également mécontens d'*Oscar*.

Ils peuvent se dispenser d'ouvrir ce livre : ce n'est pas pour eux que j'écris.

J'écris pour les cœurs simples et purs, pour les âmes fortes et sensibles, pour les hommes capables d'aimer, pour les femmes dignes d'être aimées, pour ceux que tant de fureur n'étonne pas, pour celles que tant de délire n'a point épouvantées.

J'écris pour vous, mes amis ;

Pour toi, Lég..., et puisses-tu rencontrer dans cette tragédie quelques traits que ne désavouerait pas la plume vigoureuse et poëtique, qui traça les caractères de Caïn, de Lucain et de Papirius !

Pour toi, M...t, dont la vertu fut également éprouvée par le malheur et la prospérité ;

toi qui nous surpris bien moins en la développant dans les fers de l'Autriche, qu'en ne la dissimulant pas dans les hauts emplois qu'elle semblait devoir t'interdire;

Pour toi, mon cher M...l, toi l'énergique et sentimental héritier de Gluck ; toi à qui les scènes d'*Oscar* ont quelquefois rendu ces sensations fortes, ces impressions déchirantes que je dois à ta mâle harmonie. Depuis long-tems nos cœurs s'entendaient trop bien pour qu'il n'existât entre nous qu'une simpathie.

J'écris aussi pour toi, mon bon L. N. : placé au premier rang de mes amis, tu le serais justement parmi les hommes célèbres, si ta paresse te permettait de publier les utiles projets que t'inspirent l'amour de l'humanité. Soit modestie, soit philosophie, tu dédaignes la gloire, tu n'en as pas besoin, elle ne donne pas d'amis. Vas, la gaieté de l'homme probe, la bonté de l'homme d'esprit sont des titres plus sûrs à l'amitié des hommes, qu'un peu de célébrité, que l'amour-propre et l'envie prennent trop souvent pour de la gloire.

Vous vous étonneriez de n'être point appelée ici, bonne et tendre mère d'une famille, qui est devenue la mienne. La nature ne vous a donné qu'un fils, mais vous en devez plusieurs

à votre adoption.... Et moi aussi je suis votre fils!.... C'est à vous particulièrement que je voulais faire hommage d'*Oscar*. Et combien ce projet me faisait attacher de prix à son succès! N'est-ce pas dans votre simple retraite, dans la vallée d'Émile, au milieu des bois où naquit Héloïse, que cet *Oscar* a pris naissance? La nature, si féconde dans ces belles contrées, n'aurait-elle été stérile que pour moi? Oh! non. Vos larmes et celles de ces jeunes sœurs, progressivement émues par les développemens de la plus malheureuse des passions, m'ont trop souvent appris que mes larmes ne m'avaient pas trompé....

Tu ne dédaigneras pas non plus l'enfant de mon cœur, ô mon amie! toi dont l'existence est depuis si long-tems un bienfait pour la mienne; toi qui dûs m'entendre en écoutant *Oscar;* toi qui vas me relire en le lisant. Quelques femmes ont dit : *je ne voudrais pas être aimée comme cela.* Que ces dames se rassurent : celles qu'effrayent un tel amour ne sont pas celles qui l'inspirent; et tu sais, mon amie, que celui qui le ressent peut n'être pas un barbare.

O toi! ô vous que n'épouvante pas *Oscar*,

jouissez de la reconnaissance de son auteur, consolé par votre suffrage ! Entré bien jeune dans une bien pénible carrière, mon premier pas lui seul n'a point rencontré d'obstacles. Nés au second, ils se multiplient à mesure que j'avance dans la route que je me sens la force de poursuivre. La dent de la critique m'a souvent fait de profondes blessures ; mais en est-il que les pleurs de l'être sensible ne puisse adoucir?

ARNAULT.

PERSONNAGES.

	Les Citoyens,
OSCAR,	TALMA.
DERMIDE,	BAPTISTE aîné.
FILLAN, (1)	La cit. JOLLY.
GAUL,	MONVILLE et SAINT-CLAIR.
CARRIL,	DUVAL.
RYNO,	BERVILLE.
UN BARDE,	MARTIN.
MALVINA.	La cit. SIMON.
CHEFS DE SELMA.	
PEUPLES.	
BARDES.	

La scène se passe à Selma, *dans le palais bâti par* Fingal, *et dans un bois funèbre peu distant de la ville.*

---

(1) Dans ce nom, prononcez la double *l* sans la mouiller.

OSCAR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le rivage de la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

MALVINA, *seule.*

(Elle descend mélancoliquement du rocher, où elle se trouve placée au lever de la toile.)

Ils ne reviennent pas ! . . . C'est en vain que ma vue
De la terre et des mers embrasse l'étendue,
Que je les redemande à tout ce que je voi. . . . .
Enfant, époux, ami, tout est perdu pour moi.
Depuis l'instant fatal, qu'une espérance vaine
Sur le même rocher chaque jour me ramène,
Autour de moi, j'ai vu le nuage inconstant
Se former, se dissoudre, errer au gré du vent ;
Les flots par d'autres flots poussés sur le rivage
Le couvrir, en fuyant, des débris du naufrage. . . .
Mais Dermide, Fillan, . . . mais Oscar même, ... hélas !
Envain je les attends, ils ne reviennent pas !

SCÈNE II.

MALVINA, GAUL.

GAUL.

Sur ce roc, où souvent vous devancez l'aurore,
Le chasseur, vers le soir, souvent vous trouve encore.
Qui peut vous attacher à ces arides lieux?

MALVINA.

C'est-là que je reçus leurs éternels adieux.

GAUL.

Revenez dans Selma : prenez part à la fête
Qu'à son vengeur absent un peuple entier apprête.
Les chantres des héros, dans leurs mâles concerts,
Déjà du nom d'Oscar font retentir les airs;
Célèbrent à l'envi celui dont le courage,
Des fers de Caïrbar, affranchit ce rivage.
Allons unir nos voix à leurs nobles accens.

MALVINA.

Je n'y pourrais mêler que des gémissemens.

GAUL.

A trop d'abattement c'est vous livrer en proie.
Quelquefois la douleur tient de près à la joie.
Peut-être, après trois ans de regrets, de malheurs,
Touchez-vous au moment qui doit sécher vos pleurs.

MALVINA.

Ah ! ne me flattez plus d'une espérance vaine !

GAUL.

Moins prompte à déplorer une perte incertaine,
Ouvrez les yeux enfin. Voyez si votre époux
Sans retour, en effet, a disparu pour vous.
Plus que le sentiment, que la raison vous guide,
Quels garans m'offrez-vous de la mort de Dermide?
Un témoin l'a-t-il vu succomber aux dangers,
Qu'il croyait éviter sur des bords étrangers?
Ou bien, en traits de sang, vos yeux baignés de larmes
Ont-ils lu son malheur attesté par ses armes?
Ces signes, précurseurs du trépas des héros,
Ont-ils, pendant la nuit, troublé votre repos?
Les dogues gémissans; en hurlemens funèbres,
Appellent-ils leur maître, errant dans les ténèbres?
Lui-même, abandonnant le séjour des brouillards,
Vient-il dans le désert s'offrir à vos regards,
Ombre vaine, et semblable à la vapeur légère
Qu'on voit, au gré des vents, errer sur la bruyère?
Trois hyvers ont blanchi le sommet du Cromla,
Depuis que votre époux, poursuivi dans Selma,
Dérobant aux bourreaux sa vertu malheureuse,
Entre Morven et lui mit la mer orageuse.
Si la nuit, qui depuis enveloppe son sort,
Rend sa vie incertaine aussi bien que sa mort,
Pourquoi ne voyez-vous qu'un motif de souffrance
Dans ce qui n'est pour moi qu'un motif d'espérance?
Ah ! Dermide respire; en cette obscurité
Je vois un sacrifice à la nécessité,
Conseil que le péril à la prudence inspire,

Mais abjuré sitôt que le péril expire.
Dermide existe, dis-je; et bientôt à vos vœux
Je crois le voir, rendu par Oscar plus heureux,
Dans ses embrassemens lui payant sa victoire,
Égaler son bonheur à l'excès de sa gloire.

MALVINA.

Je voudrais embrasser un si doux avenir;
Mais mon cœur s'y refuse, et je l'entends gémir.
Plus que jamais l'espoir s'est flétri dans mon ame.
Quand Oscar, écoutant l'amitié qui l'enflâme,
Me quittait, pour chercher en de lointains climats,
Et le fils et l'époux qu'il ne me rendra pas;
C'est alors, j'en conviens, qu'en ma maison déserte,
Dans toute son horreur, je ressentis leur perte.
D'Oscar, à mon insçû, la touchante pitié,
De ma douleur m'avait dérobé la moitié;
Son départ me rendit ma douleur toute entière.
Plus malheureuse, hélas! je mourrai la dernière:
Eh! jusqu'au jour fatal, quel sera mon ennui!
J'étais accoutumée à pleurer avec lui.

GAUL.

S'il vous a fui, c'était dans l'unique espérance
De terminer enfin la trop longue souffrance,
Le doute insupportable, accablant, douloureux,
Depuis plus de trois ans commun entre vous deux.
Envain un peuple entier portait aux cieux sa gloire;
L'objet de ses travaux, le prix de sa victoire,
Dermide, pour qui seul il aurait combattu,
Pour qui seul Cairbar aurait été vaincu,
Dermide lui manquait: sa sombre impatience

Tantôt lui faisait voir sa mort dans son absence ;
Tantôt, il s'écriait, qu'au bout de l'univers
Son ami l'appellait pour détacher ses fers.
Que cette incertitude était pénible, affreuse,
Pour une ame inquiète, ardente, impétueuse,
Qui, du joug amoureux libre jusqu'à ce jour,
Consume en amitié tous les feux de l'amour !
Aussi le voyait-on, dans ses chagrins sauvages,
Plus sombre que l'Arven caché dans les nuages,
Le cœur plein de sanglots, les yeux gonflés de pleurs,
Exhalant, soupirant, lamentant ses douleurs,
Dans les bois ténébreux, sur la montagne aride,
Près du lac immobile, ou du torrent rapide,
Traîner, d'un pas pénible, en d'effrayans réduits,
Et la longueur des jours et la longueur des nuits.
Quelquefois succombant sur l'humide bruyère,
Si la fatigue enfin lui fermait la paupière,
S'il cédait, terrassé, sur les bords du torrent,
Par le sommeil bien moins que par l'accablement ;
Les flots tumultueux, leur fracas, leur ravage,
De cette autre fatigue offrait la triste image.
Sous un fardeau, qu'envain il voulait rejeter,
Sans force et sans haleine, il semblait s'agiter ;
Quelques pleurs s'échappaient sous sa paupière humide,
Et d'une voix éteinte il appelait Dermide.
Soit qu'il retrouve, ou non, cet ami tant pleuré,
Sur son sort seulement s'il peut être éclairé,
Le trop sensible Oscar sera bien moins à plaindre ;
Le malheur est moins dur à supporter qu'à craindre.

MALVINA.

Je ne le sens que trop ; depuis le triste jour

Qu'Oscar, en s'éloignant, fixa pour son retour.
Qui peut, loin de Selma, prolonger son absence?
Que m'avait-il promis? . . . Je frémis, quand je pense
Qu'il a pu rencontrer, chez un peuple ennemi,
Les malheurs et la mort qu'y trouva son ami.
Peut-être expire-t-il sur un rocher sauvage!
Peut-être a-t-il péri victime du naufrage!
Peut-être, ces débris, promenés par les flots,
Sont-ils ceux de la nef qui portait ce héros!

GAUL.

Voyez-vous, échappés à la main qui les guide,
Ces dogues, vers Selma, courir d'un pas rapide?
Dans l'épaisseur du bois, vers ce roc, voyez-vous
Leur maître lentement s'acheminer vers nous?
Comme il paraît pensif! Il soupire, il s'arrête!
Le poid de la douleur semble affaisser sa tête.
Avançons : de plus près je veux l'envisager :
Est-ce un fils de Morven? un fils de l'étranger?
Un guerrier! un chasseur!

MALVINA.

C'est Oscar!

GAUL.

C'est lui-même.

SCÈNE III.

Les Précédens, OSCAR.

MALVINA.

ENFIN je vous revois !

GAUL.

Oscar !

OSCAR.

O trouble extrême !
Déjà vous, Malvina !

MALVINA.

Vous revenez bien tard.

OSCAR.

Trop tôt peut-être !

GAUL.

Ami, quel étrange regard !
D'où provient sur ton front cette pâleur mortelle ?

OSCAR.

Je ne sais, mon ami, je sens que je chancelle ;
Soutiens moi.

MALVINA.

Son regard, son trouble, sa douleur,
Tout m'instruit, tout m'apprend l'excès de mon malheur.

OSCAR.

Rassurez vous, amis. La fatigue, sans doute,

La chagrin.... je ne sçais.... , la longueur de la route ,
Qui , plus je m'approchais de ces heureux climats ,
Plus pénible , semblait s'allonger sous mes pas ;
Tout m'accable. En vos yeux ne vois-je pas des larmes ?
Oh ! combien sur mes maux vous repandez de charmes !
Je ne les ressens plus.

MALVINA.

Pourquoi ces vains détours ?
Ton visage a parlé plus vrai que tes di cours.

OSCAR.

Que t'aurait-il appris?

MALVINA.

Ce qu'envain tu veux taire.
O malheureuse épouse ! ô malheureuse mère !
C'en est donc fait ! Dermide.....

OSCAR.

Hé quoi ! serait-il mort ?

MALVINA.

Tu peux me l'avouer.

OSCAR.

Pour connaître son sort
Je n'ai rien négligé. Dans mes recherches vaines
Suivant de nos forêts les routes incertaines ,
Pénétrant dans la nuit de nos antres déserts ,
J'ai franchi les rochers, j'ai traversé les mers.
Mais le succès n'a pas couronné mon attente.
Pour prix d'une fatigue inutile et constante ,

Je n'ai pu recueillir que des soupçons, des bruits
L'un à l'autre opposés, l'un par l'autre détruits.
On dit qu'aux bords d'Ullin on l'a vu reparaître ;
On dit, qu'en s'éloignant des murs qui l'ont vu naître,
Avec son jeune enfant, avec le vieux Carril,
Il choisit dans Loclin le lieu de son exil.
Tandis qu'un autre soin près de vous me rappelle,
Par mes ordres déjà plus d'un Barde fidelle
Court y redemander cet ami malheureux,
Que je devrais peut-être y chercher avec eux.

MALVINA.

Attendez leur retour en ce séjour paisible.
L'amitié ne veut pas qu'on tente l'impossible.
Je voudrais, cher Oscar, me flatter comme vous ;
Mais je n'espère plus retrouver mon époux,
Retrouver mon enfant, qui, malgré ma misère
Eût encore épargné bien des pleurs à sa mère !
Donnez quelque repos à vos yeux, fatigués
Des pleurs qu'à votre ami vous avez prodigués.
Vos malheurs sont les miens, ma douleur est la vôtre ;
Désormais réunis, par pitié l'un pour l'autre,
D'un appui mutuel, Oscar, assurons nous.
Je vous suis nécessaire, et j'ai besoin de vous.

OSCAR.

Je le crois; je le sens. Le charme que j'éprouve,
De concert avec vous, me le dit, me le prouve.
Mais serait-ce à rester qu'il faudrait m'inviter ?
Qu'il me faut de vertu pour vous pouvoir quitter !
Je l'ai pû.... sais-je, hélas ! si je le puis encore !

Au cœur de votre Oscar que plus d'un mal dévore,
Tout l'ordonne.... et pourtant si j'en croyais mon cœur,
Je n'irais pas si loin pour trouver le bonheur.....
O Dermide !..... sortons.....

SCENE IV.

Les Précédens, RYNO.

RYNO.

Sans tarder davantage,
Venez, fils d'Ossian : jouissez de l'hommage
Qu'un peuple tout entier rend à votre vertu.
Instruit qu'en ces forêts vous avez reparu,
Le peuple de Morven, en son impatience,
Au devant de vos pas, hors de ses murs, s'avance.
En ces lieux plus long-tems qui peut vous retenir ?

OSCAR, *à Gaul.*

Libre une fois, ami, reviens m'entretenir.
Sur un point important je veux t'ouvrir mon ame ;
Reviens me joindre..... Allons.

(*Il sort avec Ryno.*)

SCÈNE V.

GAUL, MALVINA.

MALVINA.

L'entretien qu'il reclame,
Ce sentiment confus de tendresse et d'effroi
Qui le rapproche ensemble et l'éloigne de moi;
Tout m'effraye. . . .

GAUL.

En ce cœur, à tant de trouble en proie,
La douleur un instant a fait place à la joie.

MALVINA.

Puissai-je y maintenir un sentiment si doux !

GAUL.

Cet ouvrage, en effet, serait digne de vous.

MALVINA.

Sa douleur est profonde.

GAUL.

En est-il dans notre ame
Que ne puisse adoucir la pitié d'une femme !

MALVINA.

Persuadez-le moi, je voudrais l'espérer !
Quelques soient ses malheurs, je puis les réparer ?

Persuadez-le moi, j'aimerais à le croire !
Je fais de son bonheur mon devoir et ma gloire ;
L'honneur me le commande ; et j'en conviens, l'honneur,
Pour se faire obéir, s'entend avec mon cœur.
Hé ! si tu n'y trouvais que de l'indifférence,
Qui donc aurait des droits à ma reconnaissance,
Oscar ? lorsque mes yeux, fermés par les douleurs,
Se r'ouvrirent au jour, bien moins hélas ! qu'aux pleurs,
Qu'à la fois je repris la vie et les allarmes,
Quel ami confondait ses larmes à mes larmes ?
N'était-ce pas Oscar ! Il fallut pour un fils
Sauver de tristes jours par les tyrans proscrits ;
La mort qui menaçait ma tête languissante,
Effrayait l'amitié devant elle impuissante ;
Tout me fuyait : un cœur, incapable d'effroi,
Se plaça fièrement entre la mort et moi ;
Seul, contre les bourreaux dont j'étais poursuivie,
A mes périls sans nombre associant sa vie,
Un héros me sauva : c'était encore Oscar !
Dans ces murs affranchis du joug de Caïrbar,
Qui r'ouvrit aux enfans le palais de leurs pères ?
Frappant, exterminant les hordes étrangères,
Qui vengea d'un seul coup, dans le sang de leur roi,
Mon pays, mon époux, mon fils, et vous, et moi ?
Oscar ! toujours Oscar ! quoiqu'il puisse prétendre,
Il me donna bien plus que je ne puis lui rendre.
Par mon secours, du moins, puisse-t-il éprouver
La consolation qu'il m'a fait retrouver !

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un palais d'architecture barbare.

SCÈNE PREMIÈRE.

OSCAR, GAUL.

GAUL.

Cairbar est tombé, la main du fils des braves,
Du peuple de Morven a brisé les entraves ;
Selma te doit la paix, Oscar, et tu gémis !
Et les yeux d'un héros de larmes sont remplis !
Et l'affreux désespoir obscurcit ton visage !
Ton cœur, qui ne sait pas jouir de son ouvrage...

OSCAR.

Oui, Gaul, le désespoir est au fond de mon cœur.

GAUL.

Ne peut-on l'adoucir ?

OSCAR.

Adoucir ma douleur !
Tu ne sais pas quel mal en mon sein je renferme.

GAUL.

J'en connais l'origine et j'en prévois le terme ;

Toujours plus incertain du sort de son ami,
De ses succès, Oscar ne jouit qu'à demi.
Ce premier confident des secrets de ton âme,
Si digne, en l'éprouvant, du transport qui t'enflâme,
Qui, jusqu'à son exil, que tu romps aujourd'hui,
N'avait vécu qu'en toi, qui ne vivais qu'en lui,
Dermide est loin de nous ; mais l'amitié fidelle,
Mais ta victoire, Oscar, à Selma le rappelle.
Ah ! crois qu'il va bientôt reparaître en ces lieux.

OSCAR.

Fils de Momi, reçois mes éternels adieux

GAUL.

Toi, quitter ces forêts où tu reçus la vie !

OSCAR.

Hélas !

GAUL.

C'est au coupable à quitter sa patrie.
Pourquoi, fils d'Ossian, en fuyant de ces bords,
Vouloir que tes chagrins ressemblent aux remords ?
Dans ce funeste exil quel vain motif t'entraîne?

OSCAR.

Tout.

GAUL.

De notre amitié si tu chéris la chaîne,
Tu n'iras pas courir à de nouveaux hazards.

OSCAR.

Ami. . . .

GAUL.

Que résous-tu ?

OSCAR.

De partir, et je pars.

GAUL.

Compte pour rien l'ami que ce projet afflige.
Mais ces égards sacrés que le malheur exige,
Peux-tu bien, sans remords, les blesser aujourd'hui?
Malvina dans Morven n'a que toi pour appui.
L'infortuné Dermide en fuyant cette rive,
A tes soins confia son épouse plaintive.
Qui, dans la fleur de l'âge, aux portes du trépas,
D'un fils et d'un époux n'a pu suivre les pas.
L'as-tu donc arrachée à son état funeste,
Pour lui ravir si-tôt le soutien qui lui reste?
Veus-tu l'abandonner?

OSCAR.

Peus-tu m'en soupconner?
Te la confier, Gaul, est-ce l'abandonner?
Non, ce n'est pas envain qu'en partant je reclame
La pitié, qui pour elle émeut déjà ton ame.
Mon cœur, dans son projet encor plus affermi,
Lui laisse un sûr appui dans mon meilleur ami.
Et d'ailleurs qui pourrait refuser à ses charmes
L'intérêt qu'on ne croit accorder qu'à ses larmes?
Qui pourrait résister à l'ascendant vainqueur
Des droits de la beauté joints aux droits du malheur?
Je crois la voir encor, long-tems évanouie,
Reprendre, en gémissant, le fardeau de la vie.
Semblables aux rayons qui percent les vapeurs,
Ses yeux, d'un doux éclat, brillaient parmi les pleurs:
Semblables à l'éclair qui déchire la nue,

Ses yeux m'ont embrasé d'une ardeur inconnue ;
D'un transport si puissant, que jamais l'amitié
N'a parlé dans mon cœur plus fort que la pitié.
Va, ce seul souvenir me répond de ton zèle.
Ne fut-ce pas pour moi, tu feras tout pour elle ;
Pour cet être enchanteur que le destin combla
Des attraits qu'il partage aux filles de Selma,
Être en qui la nature a mis sa complaisance
Et semble s'admirer dans sa magnificence !
C'est à toi de veiller sur un objet si doux ;
C'est à toi de la rendre à son heureux époux.
Enfin si réunis, contre toute espérance,
L'un ou l'autre jamais accusait mon absence,
Dis leur bien qu'en tout tems, fidèle à l'amitié,
A ce seul sentiment j'ai tout sacrifié ;
Dis leur qu'en quelque lieu que le destin me guide,
Je ne puis oublier Malvina ni Dermide ;
Dis leur bien, que si d'eux j'attends quelques regrets,
J'en fus digne aujourd'hui, si je le fus jamais.

GAUL.

J'appercois Malvina,

OSCAR.

(*à part.*)
Mon ame est trop émue.

(*haut.*)
Sortons ami,

GAUL.

Pourquoi te troubler à sa vue ?

OSCAR.

OSCAR. *vivement.*

Je ne me trouble pas.

GAUL.

Mais si j'en crois tes yeux,
Ton cœur. . . .

OSCAR.

Trop de douleur suivrait de tels adieux.
Sortons.

SCÈNE II.

Les Précédens, MALVINA.

MALVINA.

Fils d'Ossian, pourquoi fuir ma présence?
Pourquoi vous dérober à ma reconnaissance?
Un sentiment si doux a-t-il pu vous lasser?

OSCAR.

O charme de Selma, pouvez-vous le penser?
Ce sentiment, le seul auquel j'ose prétendre,
Gardez-vous, Malvina, de le jamais reprendre:
Je n'en suis pas indigne; et prêt à vous quitter,
C'est l'unique bonheur que je puisse emporter.

MALVINA.

Qu'elle est cette tristesse, et quel est ce langage?
Oscar. . . .

OSCAR.

Je ne saurais en dire d'avantage.

MALVINA.

Pourquoi loin de Morven porter encor vos pas ?

OSCAR.

Par pitié, Malvina, ne m'interrogez pas.

MALVINA.

De vos secrets chagrins craignez-vous de m'instruire ?

OSCAR.

Il faut partir. C'est tout ce que je puis vous dire.

MALVINA.

Partir ! et dans quel tems, Oscar ? et pour quel lieu ?

OSCAR.

Il faut partir !

MALVINA.

Et quand reviendrez-vous ?

OSCAR.

Adieu.
Ayeux de Malvina, du sein de vos nuages,
Veillez sur ses destins battus par tant d'orages ;
Je vous la rends.

MALVINA.

Qu'entends-je !

GAUL.

Au désespoir livré,
Du monde entier Oscar est déjà séparé.
A lui-même étranger, il fuit tout ce qu'il aime ;
Il fuit et sa patrie, et sa gloire et vous-même ;

D'autant plus tourmenté du funeste poison,
Qui consume a la fois sa vie et sa raison,
Qu'il aime à renfermer, dans son ame éplorée,
La cause du chagrin dont elle est dévorée.
Parlez au cœur d'Oscar : c'est à vous d'arracher
Le secret d'un chagrin, qu'il s'obstine à cacher.

MALVINA.

Oui, je le veux. Oscar, que ce cœur se souvienne
Quels droits ma confiance obtenait à la sienne,
Quand faible, succombant au poids de mes douleurs,
Quand perdant tout ensemble et la voix et les pleurs,
Anéantie, en proie au sort le plus terrible,
A force de sentir je semblais insensible.
Vous me disiez alors : rendez-moi, par pitié,
La part, qu'en ses malheurs me doit votre amitié.
Ce noble sentiment soumet tout à ses chaînes ;
Comme sur les plaisirs il a droit sur les peines.
Pour doubler le bonheur s'il le fait partager,
Le malheur qu'il partage en devient plus léger.
A pleurer dans son sein croyez qu'il est des charmes.
Vous le disiez : et moi je retrouvais des larmes.
Craignez-vous de pleurer?

OSCAR.

Je crains bien plus encor
De vous voir triompher d'un impuissant effort ;
De rester sans vertu contre un charme suprême
Qui, d'accord avec moi, me combat par moi-même.
Mais non : plus je le sens, plus j'y veux résister.
Vous même, en vos désirs bien loin de persister,
Tremblez que je ne cède; et tremblez de connaître
Ce funeste secret dont je suis encor maître ;

Que d'un voile éternel je veux envelopper ;
Et qui pourtant sans cesse est prêt à m'échapper ;
Qui déjà.... Mais que dis-je ? et quel est mon délire ?
Pourquoi vous cacherais-je un projet, que m'inspire
Le sentiment connu comme éprouvé par vous ?
Votre ami n'est-il pas l'ami de votre époux ?
Si ce n'est l'amitié, Dermide, qui m'entraîne
De déserts en déserts sur ta trace incertaine ?
Le plus saint des devoirs doit hâter mon départ,
Et si je pleure enfin, c'est de partir trop tard.

MALVINA.

Ne différez donc plus. Mon cœur sans méfiance
Juge de vos devoirs par votre impatience.
Partez, mais dédaignant d'inutiles détours,
Soyez vrai, soyez tel que vous fûtes toujours.
Je veux qu'un soin pressant loin de Selma vous guide.
Mais qu'un nouvel espoir de retrouver Dermide
Sur ses pas tout-à-coup ait dû vous ramener ;
Voilà ce qui, peut-être, a droit de m'étonner.
Où plutôt dans ton cœur je vois ce qui se passe,
Ce n'est pas le malheur, c'est Oscar qui se lasse ;
Oscar ! qui pour me fuir, en de lointains climats,
Brûle de revoler à la gloire, aux combats.
Non :... les combats, la gloire ont pour toi moins de charmes
Que tu n'as le besoin de ne plus voir mes larmes.
Trop souvent du malheur les droits sont superflus ;
Il fatigue aussi-tôt qu'il n'intéresse plus.
N'est-ce pas-là mon sort ? j'aurais tort de m'en plaindre,
Si mon cœur eut forcé le vôtre à se contraindre ;
Digne de vos mépris, si j'avais mendié
Les soins dont m'accablait une fausse pitié,

Pitié qui, malgré moi, cruelle autant que vive ;
Rappelait dans mon sein mon âme fugitive.
Pourquoi donc forciez-vous mes yeux à se r'ouvrir ?
Je n'étais pas à plaindre, Oscar, j'allais mourir.
L'amitié, par dégrés, combattit cette envie,
Et réconcilia mon âme avec la vie ;
L'amitié, par dégrés ramenait dans mon cœur
La consolation, peut-être le bonheur !
Suffisante à ce cœur éteint par la souffrance,
Mais déjà ranimé par la reconnaissance,
Elle aurait adouci mes jours infortunés :
Je le crus, je le crois, et vous m'abandonnez !

OSCAR.

Je vous fuis ; et ce cœur que l'on croit insensible,
Ne s'imposa jamais un devoir plus terrible.
J'ai mille fois bravé le feu, le fer, la mort,
Mais je n'ai pas tenté de plus pénible effort,
Lorsque pour maintenir ma volonté première,
J'appelle à mon secours ma raison toute entière,
Pourquoi réveillez-vous en ce cœur combattu,
Tout ce qui pourrait vaincre un reste de vertu ?
Pourquoi fatiguez-vous d'une plainte imprudente,
Ma constance ébranlée et presqu'insuffisante ?
Pourquoi gémir ? pourquoi ces yeux baignés de pleurs ?
Ces yeux ! savez-vous bien qu'ils ont fait nos malheurs ?
Tels étaient vos regards, Malvina, quand mon âme
Se sentit dévorer d'une subite flâme ;
Lorsque je reconnus, dans mon cœur effrayé,
L'amour, que j'avais pris long-tems pour la pitié.
Amour impétueux, invariable, extrême !
Amour digne d'Oscar et digne de toi-même,

Qui sans doute eut serré les nœuds qu'il va briser,
Si de ton cœur encor tu pouvais disposer.
Dermide, ami fatal! Dermide.... hélas! j'ignore
S'il cessa d'exister ou s'il existe encore;
Mais moi qui l'ai vengé, s'il revenait un jour,
De quel œil en ces lieux verrais-je son retour?
Egaré, subjugué, jetté hors de moi-même,
Je ne suis plus à moi, je ne suis plus moi, j'aime.
Déjà mon cœur, qu'aveugle un sentiment fatal,
Dans son plus tendre ami ne voit plus qu'un rival.
A ce supplice affreux qui sans cesse m'obsède,
Aux malheurs qu'il prépare il n'est qu'un seul remède;
C'est l'exil: et j'y cours. Soit parmi les forêts
Qui des monts de l'Arven hérissent les sommets,
Soit dans les flancs obscurs des rochers d'Inistore,
Soit dans l'ombre des bois plus redoutés encore
Qui de l'impur Légo couvrent les bords fangeux;
Cachant un désespoir plus effroyable qu'eux,
Fatiguant de mes cris les échos du rivage,
Je mêlerai ma voix à la voix de l'orage,
Au bruit de la tempête, au fracas des torrens,
Aux hurlemens plaintifs des fantômes errans.
Où si quelque combat s'offrait à mon courage,
Je sens qu'avec plaisir je verrais le carnage!
Heureux, s'il me délivre, en abrégeant mon sort,
D'un amour, qui n'aura de terme que ma mort.

SCÈNE III.

Les Précédens, RYNO.

RYNO.

Un Barde, sur ces bords jetté par les tempêtes,
Et pressé par les chefs de s'asseoir à nos fêtes,
Au conseil des vieillards, qu'il a fait assembler,
Avant tout, brave Oscar, demande à vous parler.

GAUL.

D'où vient-il? vers Selma quel intérêt le guide?

RYNO.

Arrivé de Loclin, il a nommé Dermide.

TOUS.

Dermide!

GAUL.

Il nous suffit. Nous marchons sur tes pas.

SCÈNE IV.

OSCAR, MALVINA, GAUL.

OSCAR.

De vains pressentimens ne m'abusaient donc pas !
Ce Barde, croyez-moi, ce messager fidelle
Du retour de Dermide apporte la nouvelle.
Le bruit de ma victoire a traversé les mers ;
Il a rejoint Dermide au fond de ses déserts,
Et rendu l'espérance à son âme abattue.
Si je vous ai sauvé par le coup qui me tue,
Puis-je m'en repentir ? j'ai quelquefois gémi
De mon malheur, et non du bonheur d'un ami.
Enfin dans son bonheur j'aime à voir mon ouvrage.
Mais n'exigez pas plus de mon faible courage ;
Et laissez-moi cacher, au monde que je fuis,
La honte et la douleur de l'état où je suis.

GAUL.

Arrête, Oscar, arrête. Ami, que vas tu faire ?
Fuir ! quand il faut tenter un effort tout contraire.
Fuir ! en un seul moment, as tu donc oublié
Ce qu'exigent de toi l'honneur et l'amitié ?
L'amitié ! qui long-tems maîtresse de ton âme,
Te laissait ignorer qu'il fut une autre flâme ;
L'amitié ! qui te parle aujourd'hui par ma voix ;
Et que tu vas trahir pour la première fois.

OSCAR.

Moi !

GAUL.

Ne te couvre pas d'une éternelle honte.
Et que pourraient penser d'une fuite aussi prompte
Ces vieillards assemblés par un grand intérêt ;
Ce Barde, possesseur d'un important secret ;
Et Dermide sur-tout qui, prêt à reparaître,
Pour t'embrasser, Oscar, t'attend déjà peut-être ?
Non, Gaul en ce péril ne peut t'abandonner.
S'il ne peut te conduire, il saura t'entraîner ;
Et portant l'amitié jusques à la rudesse,
Te sauver, malgré toi, de ta propre faiblesse.
Ou plutôt je connais ta générosité :
C'est elle que j'implore en cette extrémité.
Vois Malvina muette au milieu des allarmes ;
Et si tu ne m'entends, entends du moins ses larmes.

OSCAR.

Eh bien ! qu'ordonnez-vous, Malvina ?

MALVINA.

Malheureux !
C'est fait de nous ; ce jour nous perdra tous les deux :
Ce jour nous a perdu. J'en crois cette épouvante
Que chaque instant accroit dans mon âme innocente,
Oui, sans doute, innocente ! et pourtant.... n'attends pas
Que ma faible raison guide aujourd'hui tes pas.
Et qu'en obtiendrais-tu, dans ce désordre extrême ;
Quand je la cherche envain pour me guider moi-même ?

Plus le péril s'accroit et plus nous nous troublons:
C'est Gaul qu'il faut en croire.

GAUL.

Eh bien? Oscar!

OSCAR.

Allons.

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

MALVINA, GAUL.

GAUL.

Vous n'avez plus d'époux ; mais ce jour, dès long-tems
Présagé par vos pleurs et vos pressentimens,
D'un bonheur imprévu flattant votre misère,
Dans l'épouse affligée épargne au moins la mère.
Votre fils est vivant.

MALVINA.

Mon fils ! Ah ! croyez-vous
Qu'il n'ait pas partagé le sort de mon époux ?

GAUL.

Il respire ; et bientôt, dissipant vos allarmes,
De sa main consolante il essuira vos larmes.

MALVINA.

Espoir long-tems perdu ! je sens trop qu'aujourd'hui
Mon malheur, presqu'entier, disparaît devant lui.
Ton ombre, ô mon époux ! ton ombre magnanime,
Dans un transport si doux ne saurait voir un crime.
C'est celui d'une mère ; et c'est celui d'un cœur

Au sein du désespoir surpris par le bonheur.
Mais qui peut retenir mon enfant ?

GAUL,

L'esclavage,
De Carril et de lui fut long-tems le partage.

MALVINA.

Quoi Carril, quoi mon fils aurait porté des fers !
Il pourrait exister un homme assez pervers
Pour outrager en eux l'enfance et la vieillesse,
Et sur-tout la pitié qu'on doit à la faiblesse !
Je ne puis le penser. . . . Quel est donc ce tyran ?

GAUL.

C'est le roi de Loclin ; c'est le sombre Swaran ;
Plus terrible aux mortels jetés sur ces rivages,
Que les flots, les rochers couverts de leurs naufrages.
Les droits, les soins pieux de l'hospitalité,
Remplacés par l'insulte et la captivité,
Voilà ce qu'au malheur réserve le perfide ;
Et ce qu'en ses états a rencontré Dermide.
Près de son jeune enfant et de son vieil ami,
En d'obscurs souterrains le héros a gémi ;
Dans la nuit des cachots traînant son existance,
Vivant pour la douleur, et mort pour l'espérance.
Toutefois il sortit de ce séjour d'horreur,
Il sortit : et ne fit que changer de malheur.
Ce vieillard, cet enfant qui l'engageaient à vivre,
Plus observés, envain tentèrent de le suivre.
Sa constance expirait ; quand un juste trépas
De Caïrbar enfin punit les attentats.
Ce bruit, pour les méchans signal de l'épouvante,

Rendit à votre époux sa constance expirante,
Sûr qu'à sa voix Morven, poursuivant en Swaran
Tant de forfaits punis dans son propre tyran,
Ravirait au malheur le reste de sa proie;
Dermide, respirant la vengeance et la joie,
Fait voile vers ces bords. Il entrevoit déjà
Les rochers de l'Arven, les sapins du Cromla,
Ses foyers, sa patrie, asyle, heureuse terre
Que l'absence aux bons cœurs rendit toujours plus chère!
Il sourit, mais en vain : tout-à-coup le jour fuit.
Le spectacle enchanteur disparaît dans la nuit.
L'éclair croise l'éclair; l'air mugit, le ciel gronde.
La tempête en hurlant creuse et soulève l'onde.
Sur ces mêmes rochers qui promettaient le port,
L'infortuné bientôt ne voit plus que la mort,
La mort qu'il ne peut fuir : la vague enfin chargée
Des débris dispersés de la nef submergée,
Dans ce commun désastre, hélas! n'a respecté
Que le Barde étranger qui nous l'a raconté.

MALVINA.

Infortuné Dermide! ainsi l'onde en furie,
L'engloutit à l'aspect de sa triste patrie.
Ainsi la mort, qu'envain implorait sa douleur,
Le dévore à l'instant où fuyait le malheur.
Il n'est plus! mais du moins sur les nuages sombres,
Il a trouvé sa place entre d'illustres ombres;
Mais le repos l'attend, auprès de ses ayeux,
Dans la nuit de la tombe et dans l'azur des cieux.
Et son fils! héritier de toute sa misère,
Loin du sein maternel exilé sur la terre,
Accablé sous le poids des fers et des malheurs....

Oh ! c'est bien à son fils qu'il faut donner des pleurs.
N'est-il donc pas de terme à sa longue infortune?
Dermide immola tout à la cause commune ;
En ces murs, sur les flots, au milieu des combats,
S'il n'a pas prodigué ses jours pour des ingrats,
Son fils, à vos secours dans sa detresse extrême,
N'a-t-il pas tous les droits qu'il aurait eu lui-même?

GAUL.

Ces droits sont reconnus. Oscar rendu garant
De ces droits invoqués par Dermide expirant,
Oscar, impatient d'amitié, de vengeance,
A juré de briser les fers de l'innocence ;
Il remplira bien-tôt votre plus doux espoir.
Mais ce devoir, enfin, n'est pas le seul devoir
Qu'en s'élévant aux lieux où la vertu réside,
Au cœur d'Oscar, au vôtre, ait imposé Dermide.

MALVINA.

Poursuivez. Quel que soit ce devoir, cette loi,
Qu'un époux expirant prescrivit à ma foi,
Ses volontés, ami, n'auront point été vaines.
Les volontés des morts sont des loix souveraines,
Qu'au défaut de l'amour l'effroi doit protéger ;
Malheur à tout mortel qui peut les outrager !

GAUL.

Le Barde ainsi l'a dit, quand sa voix solemnelle,
Des ordres d'un héros interprête fidelle,
Repetait à Selma les mots, les derniers mots,
Qu'exhalait votre époux luttant contre les flots.
Barde, s'écriait-il, si l'onde qui m'entraîne

Te permet d'aborder à la plage prochaine ;
A l'invincible Oscar porte les derniers vœux
D'un ami, d'un époux, d'un père malheureux.
Ce que perd ma famille, Oscar peut le lui rendre.
S'il n'a pas oublié notre amitié si tendre,
S'il n'est pas enchaîné par des liens plus doux,
A Malvina qu'il rende un plus heureux époux.
Qu'un serment, dont j'emporte en mourant l'espérance,
Serment d'hymen bien moins que serment de vengeance ;
Rende un père à mon fils, et porte chez Swaran
Cet effroi précurseur de la mort d'un tyran.

MALVINA.

Qu'a dit Oscar?

GAUL.

Oscar en ces lieux doit se rendre.
De lui-même à l'instant vous le pourrez apprendre ;
Le voici.

SCENE II.

MALVINA, OSCAR.

MALVINA.

Tout mon sang se porte vers mon cœur.

OSCAR.

Calmez, ô Malvina, calmez cette frayeur.
Pourquoi ces yeux baissés et ce morne silence?
Faut-il l'attribuer à ma seule présence?

Où, non moins malheureux, Oscar doit-il penser
Que vous n'ignorez pas ce qu'il vient annoncer ?

MALVINA.

Votre ami de ces lieux s'éloigne à l'instant même.

OSCAR.

Eh bien !

MALVINA.

Prenez pitié de mon malheur extrême.

OSCAR.

On peut vous rendre un fils.

MALVINA.

Je le sais.

OSCAR.

Savez-vous,
Quels devoirs en mourant m'imposa votre époux ?

MALVINA.

Je le sais.

OSCAR.

A ses vœux dois-je en tout satisfaire ?

MALVINA.

Que me demandez-vous ?

OSCAR.

Repondez.

MALVINA.

Je suis mère,

OSCAR,

OSCAR,

Vos désirs Malvina seront seuls accomplis ;
Ordonnez.

MALVINA.

Je suis mère. Ah rendez-moi mon fils !

OSCAR.

Je vous entends : sans doute Oscar doit vous le rendre,
Oscar vous le rendra. Quoi qu'il faille entreprendre,
Par de plus vastes mers quand le sort en courroux
Séparerait encore et votre fils et vous,
Quand, pour le retenir en d'indignes entraves,
Swaran du monde entier m'opposerait les braves ;
Seul contre eux, croyez-moi, je n'hésiterais pas
A vous promettre encor les secours de mon bras.
Loin de m'en prévaloir, toutefois, je confesse
Que l'humanité seule obtiendrait ma promesse ;
Qu'à votre fils, enfin, je n'offre qu'un appui
Qu'à tout infortuné j'offrirais comme à lui :
Ainsi nul intérêt, en faveur de ma flâme,
Ne doit en aucun tems solliciter votre âme.
Par des nœuds plus puissans s'il pensait, votre époux
M'enchaîner au devoir, en m'enchaînant à vous,
Il douta de mon cœur ; et votre trouble extrême
Prouve qu'en ce moment vous en doutez vous-même.
N'ai-je pas dans ce cœur, n'ai-je pas sous les yeux
L'exemple à ma valeur offert par mes ayeux ?
De la vertu proscrite embrasser la défense,
Protéger le malheur, la vieillesse, l'enfance,
Tendre au plus faible un bras à l'oppresseur fatal,
Voilà le vrai devoir d'un enfant de Fingal,

D'un enfant d'Ossian, dont la voix immortelle
Célébra les héros qui l'ont pris pour modèle.

MALVINA, *avec trouble.*

Au nom de ces héros que vous me retracez,
Oscar! ah, pardonnez à mes sens oppressés
Ce trouble, dans un cœur qui ne peut se connaître;
Trouble que votre aspect augmente encor peut-être....
Je sais ce que je dois aux ordres d'un époux,
A sa cendre, à l'usage, à mon enfant, à vous;
Il suffit.... sur le reste approuvez mon silence;
Et croyez seulement à mon obéissance.

OSCAR.

Ecoutez: je vous aime! et jusques à ce jour
Plus de beauté jamais n'inspira plus d'amour;
Jamais!.... A votre vie associer ma vie,
Pour l'univers entier être un objet d'envie,
Se consacrer à vous par ces nœuds solemnels,
Qui placeraient Oscar au-dessus des mortels,
De cet Oscar, brûlé d'une ardeur insensée,
Telle est, ô Malvina, l'éternelle pensée.
Près de vous, loin de vous, elle assiège mon cœur;
Tout bonheur disparaît auprès d'un tel bonheur.
Dans mes premiers plaisirs je cherche envain des charmes;
Je ne tressaille plus au noble bruit des armes,
A la voix du guerrier, à la voix du chasseur;
Et, si dans la forêt je traîne ma langueur,
Près de mon arc oisif, sur le mont solitaire,
Bondit impunément le chevreuil téméraire.
Mon être se consume en pénibles combats.
Ambitieux d'un bien que je n'espère pas,

Je n'ai rien attendu de ma longue constance.
Mais je ne devrai rien à votre obéissance.
Qui ? moi ! vous obtenir d'un autre que de vous ;
Qui ? moi ! vous voir, soumise aux ordres d'un époux,
Plus froide que la tombe entre nous deux placée,
A ma brûlante main tendre une main glacée,
Répondre à mes soupirs par des gémissemens,
Et l'œil chargé de pleurs recevoir mes sermens !
Esprits du ciel ! avant que ma voix les profère,
Esprits vengeurs ! sur moi tombe votre colère.
Jusqu'au dernier soupir, errant, désespéré,
J'aime mieux, des vivans et des morts abhorré,
De la nature entière épuiser l'injustice,
Que de me condamner à l'horrible supplice
De presser sur mon cœur un cœur inanimé,
Qui ne m'aimera point s'il ne m'a point aimé.

MALVINA.

Qui te l'a dit, cruel ? et que dis-je moi-même ?
O vous ! qui connaissez mon infortune extrême,
M'osez-vous demander, en ce jour de douleur,
Un autre sentiment que celui du malheur ?
Un autre ! Ah ! si mon cœur en connaissait un autre,
Si ce coupable cœur répondait trop au vôtre,
Il m'en coûterait moins d'expirer à vos yeux
Que de vous faire, Oscar, ces pénibles aveux !
Je ne te parle pas de ma reconnaissance ;
Ainsi que ta pitié tu sais qu'elle est immense,
Qu'elle anime ce cœur, dont elle est le soutien,
D'un sentiment bien vif, mais plus doux que le tien.
Oh ! s'il te suffisait ! j'y trouve tant de charmes.
S'il ne tarit, au moins il adoucit mes larmes.

J'aime à te l'avouer comme à le ressentir,
Et je puis, en tous lieux, t'en parler sans rougir.
Je le croyais du moins ! . . . et cependant mon trouble
S'accroît à chaque instant, à chaque mot redouble ;
Il me presse, il m'accable, il me jette à tes pieds.
O toi, qui vois ces pleurs, dont mes yeux sont noyés,
Cher et cruel Oscar, toi dont le cœur s'offense
De ne devoir ma foi qu'à mon obéissance,
Penses-tu que celui qui t'engagea ma foi,
A cette obéissance ait plus de part que toi ?

OSCAR.

Qu'entends-je ? ô Malvina !

MALVINA.

J'en ai trop dit.

OSCAR.

Achève.

MALVINA.

Contre mon cœur, Oscar, ma raison se soulève.
C'est à toi de calmer ces douloureux transports ;
C'est à toi d'imposer silence à mes remords :
Et crois qu'ils se tairont dans le cœur d'une mère,
Sitôt que mon enfant t'aura nommé son père.

OSCAR.

J'aurai bientôt remis ce fils entre tes bras....
Qui donc, fils de Morni, vient ici sur tes pas ?

SCÈNE III.

Les Précédens, GAUL, le BARDE, PEUPLE.

(Le jour commence à tomber.)

GAUL.

Le Barde ; et ce cortège à vos regards l'annonce.
Le voici.

LE BARDE.

Malvina, quelle est votre réponse ?
Quand satisferez-vous aux volontés des morts ?

MALVINA.

Demain. *(elle sort.)*

LE BARDE.

Fils d'Ossian, quand quittez-vous ces bords ?

OSCAR.

Demain.

LE BARDE.

Dès que le jour, dans ces murs déjà sombres,
De la nuit qui descend éclaircira les ombres,
Qu'il aura pénétré dans ces lieux de repos,
Consacrés par la cendre et le nom des héros :
Dans ces bois, où la pierre insensible et funèbre
Des guerriers de Selma couvre le plus célèbre ;

Au tombeau de Fingal, le plus grand des mortels ;
j'irai donc recevoir vos sermens mutuels. *(Il sort.)*

OSCAR.

Et vous, amis d'Oscar, que nos voiles soient prêtes
A braver dès demain l'élément des tempêtes.
La gloire nous appelle à travers les dangers ;
Et l'innocent gémit sur des bords étrangers. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV.

OSCAR.

Si j'en crois mon espoir, si j'en crois mon courage,
Tu reverras bientôt ce fortuné rivage
Enfant, qui dès ce jour est devenu le mien !
Vieillard, de cet enfant le généreux soutien,
Que trois ans de travaux, de dangers, de misère,
Ne purent détacher ni du fils ni du père,
Pour finir tes malheurs compte sur mon appui ;
J'espérais vaincre hier, j'en suis sûr aujourd'hui !
Et toi, qui pressentis le feu qui me dévore,
Toi dont les derniers vœux sont des bienfaits encore,
Pour un fils vainement tu n'a pas supplié,
Dermide ! ainsi qu'aux jours chers à notre amitié,
En fesant tout pour toi, je fais tout pour moi-même.
Plus digne et plus aimé de la beauté que j'aime,
Par-delà l'Océan je cours la conquérir ;
Et rien désormais, ne peut me la ravir.
Qui s'approche ?

SCÈNE V.

OSCAR, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

DAIGNEZ me recevoir encore
Murs de Selma, palais du héros que j'adore,
Par l'immortel Fingal si long-tems habité !

OSCAR.

Reclamez-vous les droits de l'hospitalité,
Vieillard ? Ah ! préférez le palais où vous êtes.
L'étranger de tout tems y partagea mes fêtes.

LE VIEILLARD.

Je ne fus pas toujours étranger dans ces lieux.

OSCAR.

Auriez-vous donc connu mes immortels ayeux ?
Vous pleurez !

LE VIEILLARD.

O mon fils ! quelle âme assez flétrie
Peut revoir d'un œil sec les murs de sa patrie !

OSCAR.

Et qui donc seriez-vous ?

LE VIEILLARD.

Vous même ! Ah ! Pardonnez....

OSCAR.

Quels traits se sont offerts à mes yeux étonnés !

LE VIEILLARD.

Oscar, le brave Oscar doit être de votre âge.

OSCAR.

Si Carril retenu dans un dur esclavage....

CARRIL.

Oscar !

OSCAR.

Carril !

CARRIL.

Mon fils ! Digne sang des héros,
Ton nom, ton nom terrible a traversé les flots.
Au bruit de tes exploits, ces âmes inhumaines,
Ces bourreaux de Loclin ont détaché mes chaînes.

OSCAR.

Et le fils de Dermide ?....

CARRIL.

Est libre aussi.

OSCAR.

Pourquoi
Ne puis-je entre mes bras le presser avec toi ?
Cet enfant m'appartient, Carril, je suis son père.
Rends le moi; c'est à moi de le rendre à sa mère.

CARRIL.

Tu le verras bientôt. Ainsi donc, Malvina
N'a pas abandonné les remparts de Selma ?

OSCAR.

Hors de Selma, long-tems, Malvina fut errante.
De déserts en déserts, je la traînai mourante,
Jusqu'au jour, où vainqueur dans ces murs affranchis,
Des fers de Caïrbar je vengeai mon pays.
Rentrée en son palais, depuis elle y réside.

CARRIL.

N'a-t-elle rien appris sur le sort de Dermide ?

OSCAR.

De son époux long-tems, elle ignora le sort ;
Et n'apprit qu'aujourd'hui son naufrage et sa mort.

CARRIL.

Un autre engagement ne l'unit pas encore ?

OSCAR.

Un autre engagement au retour de l'aurore,
Par l'ordre de l'époux qu'elle perd aujourd'hui,
Dès demain à son fils assure un autre appui.

CARRIL.

Il est donc tems encor !

OSCAR.

Carril, que veux-tu dire ?

CARRIL.

Tu reverras Dermide.

OSCAR.

Il n'est plus.

CARRIL.

Il respire.

OSCAR.

Auprès du port, Dermide a rencontré la mort.

CARRIL.

A la mort échappé, Dermide est dans le port.

OSCAR.

Qui l'a dit?

CARRIL.

Je l'ai vu. Tout prêt à reparaître,
Au tombeau de Fingal il est déjà peut-être.
Son fils, ce faible enfant qu'il porte entre ses bras,
D'un cher et doux obstacle embarrasse ses pas,
Ses pas que va bientôt accélérer la joie.
Qu'en cet espoir, mon fils, la tienne se déploie.
J'ai rempli mon devoir; et, prompt à revenir,
Je cours hâter l'instant qui doit vous réunir.

SCÈNE VI.

OSCAR, *(dans l'accablement.)*

Je meurs.... Impunément crois-tu qu'on m'en sépare?
Tu me verras avant, tu me verras barbare!
Mon ami!... mon bourreau!... dans mon cœur effrayé,
Dans mon cœur déchiré d'amour et d'amitié,
Quel combat!... quel transport, et m'agite et m'entraîne?
J'en frémis.... Malheureux! connaîtrais-tu la haîne?
Non jamais... Demeurons... je ne puis... où courir?...
Au devant du cruel, l'embrasser et mourir.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

Le théâtre représente un bois funèbre. Parmi plusieurs tombeaux, on distingue celui de Fingal, indiqué par quatre pierres, suivant l'usage des Calédoniens. La lune éclaire la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERMIDE, FILLAN *qu'il tient par la main.*

DERMIDE.

En vain le jour a fui : par sa douce clarté
La lune, a de ces bois banni l'obscurité ;
Point d'effroi mon enfant.

FILLAN.

Arrivons-nous ?

DERMIDE.

Courage.
Je crois appercevoir un endroit moins sauvage.

FILLAN.

Je suis bien fatigué.

DERMIDE.

Jette-toi dans mes bras.

FILLAN.

Tu m'as porté long-tems....

DERMIDE.

Viens toujours, ne crains pas.
A me suivre, Fillan, faut-il que tu t'efforces?
Pour tous les deux encor je me sens là des forces :
Viens sur mon cœur !

FILLAN, *dans les bras de Dermide.*

Mon père !

DERMIDE, *observant.*

En croirais-je mes yeux?
Demeurons. C'est ici, dans ces funèbres lieux,
Qu'au fidele Carril j'ai promis de l'attendre.
O Fingal ! c'est ici que repose ta cendre !
Voilà donc de nos pas l'inévitable but !
Tombeau, séjour de mort, séjour de paix, salut !
Reçois les premiers vœux de mon âme attendrie :
N'es-tu pas des humains la commune patrie?

FILLAN.

A qui parles-tu donc?

DERMIDE.

A ces tombeaux, mon fils;
Aux restes des héros en ces lieux endormis.

FILLAN.

Et qu'est-ce qu'un héros?

DERMIDE.

Mon enfant, c'est le brave
Qui ne fut point tyran et ne fut point esclave ;
Et qui, dans ses succès, funeste aux seuls pervers,
Toujours grand, fut plus grand encor dans les revers.

FILLAN.

Mon père, tu l'es donc?

DERMIDE.

Une vie importune
Me donne à ce grand nom les droits de l'infortune.
Peut-être ai-je souffert avec quelque vertu.
Je le dois aux méchans....

FILLAN.

Les méchans! que dis-tu?

DERMIDE.

Oui, mon fils, les méchans ; ceux dont les mains coupables
Sous un pouvoir injuste écrasent leurs semblables ;
Qui, des trésors du faible odieux ravisseurs,
Et des vertus du pauvre insolens oppresseurs,
Sur l'enfance elle-même étendent leur furie,
Possèdent un empire, et n'ont pas de patrie.

FILLAN.

J'en ai déjà connu !

DERMIDE.

Je le sais trop, mon fils.

FILLAN.

Et les méchans jamais ne sont-ils donc punis?

DERMIDE.

Tôt ou tard, mon enfant, leurs ombres prisonnières
Vont grossir du Légo les vapeurs meurtrières ;
Mais, dès leur premier crime, en ce monde offensé
Leur juste chatiment a déjà commencé.
Le sentiment secret de leur propre injustice,
Dans le cœur des méchans, est leur premier supplice.
En tous lieux, à toute heure, il s'attache après eux.

FILLAN.

Mon père, les méchans sont donc bien malheureux !

DERMIDE.

Je les plains. Mais je vois se fermer tes paupières.
Où pourras-tu dormir, mon enfant?

FILLAN.

Sur ces pierres,
Mais ne me quittes pas ! *(Il s'endort sur le tombeau.)*

DERMIDE.

Pauvre enfant ! il s'endort.
Un même lit unir le sommeil et la mort !
(montrant l'enfant.)
Là dessus le repos:
(montrant le tombeau.)
Là le repos encore !
Par-tout.... hors dans ce cœur que le chagrin dévore;
Ce cœur, qui vainement s'épuise à terrasser
Le malheur, qu'il sait vaincre et qu'il ne peut lasser.
Carril ne revient pas !.... toujours plus incertaine,
Dans le vague avenir, ma raison se promène.
Le bruit de mon trépas, à Selma parvenu,

Pour m'en fermer l'accès, m'aurait-il prévenu ?
Si celui qui me croit victime du naufrage,
Si le Barde, avant moi jeté sur ce rivage,
Au trop docile Oscar, avait déjà porté
D'un imprudent époux l'expresse volonté !
J'en frémis.... malheureux ! ah ! je sens à la flâme,
A l'amour, par l'absence irrité dans mon âme,
Qu'ingrat envers celui qui m'aurait obéi,
Pour être trop aimé, je me croirais haï :
Mon âme à ce penser de fureur est saisie.
Que dis-je ! injuste plainte, injuste jalousie !
Me sied-il d'accuser ? ne l'ai-je pas voulu
Cet hymen, qui déjà ne peut être conclu ?
Qui, lorsque je touchais au terme de ma vie,
D'un père au désespoir était l'unique envie ?
D'ailleurs de peu d'instans on a pû précéder,
Mon retour, que mon fils pouvait seul retarder.
N'en doutons plus ! après de si longues misères
Je vais enfin revoir le palais de mes pères !
Je vais enfin presser, sur mon cœur attendri,
Mon enfant, mon épouse et le plus tendre ami !
Et toi, dans ce retour dont je jouis d'avance,
Oscar, tu vas aussi trouver ta récompense !
Doux espoir, à mon cœur conserve ton appui !
J'entends du bruit.... Carril !... ce n'est pas encor lui !
A travers les forêts, la nuit et le silence,
A pas précipités, quelqu'un pourtant s'avance :
Parle, qui que tu sois, quel est ton nom ?

SCENE II.

DERMIDE, OSCAR, l'Enfant endormi.

OSCAR.

OSCAR!

DERMIDE.

Qu'entends-je ! est-ce bien toi, vainqueur de Caïrbar?
Un phantôme imposteur n'a point pris ta figure?
Viens, sur mon cœur, ami, viens que je m'en assure.

OSCAR.

Oui, c'est Oscar qui pleure entre tes bras serré.
J'existe, je le sens.

DERMIDE.

O jour, inespéré!
Jour fait pour racheter un siècle de disgrace!
Est-il quelque malheur que l'amitié n'efface!

OSCAR.

L'amitié!

DERMIDE.

Mais pourquoi ne me répond tu pas?

OSCAR.

L'amitié!

DERMIDE.

Je te sens trésaillir dans mes bras;

Sur mon sein effrayé je sens couler tes larmes.
Eh quoi ! cet autre objet de mes tendres alarmes ;
Mon épouse ! . . .

OSCAR.

Elle vit.

DERMIDE.

Seriez-vous unis ?

OSCAR.

Non.

DERMIDE.

D'où vient donc ta douleur ? quel funeste poison,
Quel chagrin dévorant s'est glissé dans tes veines ?

OSCAR.

L'amitié, m'as tu dit, doit terminer nos peines.

DERMIDE.

Qui le sent mieux que moi ?

OSCAR.

En ces affreux momens,
C'est donc à l'amitié de finir mes tourmens.

DERMIDE.

Parle : En mon cœur jamais elle ne fut plus forte.
Quels sont tes maux ?

OSCAR.

Affreux.

DERMIDE.

Qui les causa ?

OSCAR.

N'importe.

DERMIDE.

Quels remèdes, enfin?

OSCAR.

Il n'en est qu'un.

DERMIDE.

Eh bien!

Au prix de tout mon sang....

OSCAR.

Au prix de tout le mien;
Rends-moi la paix.

DERMIDE.

Il faut....

OSCAR.

Dans ce cœur qui t'implore;
Il faut plonger ce fer et le plonger encore.
Sois mon ami.

DERMIDE.

Cruel! que prétends-tu de moi?

OSCAR.

Un bienfait, le dernier que j'exige de toi;
Si ton bras le refuse à ma douleur, Dermide,
Tu n'es plus qu'un ingrat, tu n'es plus qu'un perfide;
Ote-moi, par pitié, le droit de te haïr.

DERMIDE.

Me haïr! vas, cruel, ce mot m'a fait frémir,

Bien plus que ta raison c'est ton cœur qui s'égare.
Me haïr ! le veux-tu ? le pourrais-tu barbare ?
Par quel forfait, Dermide a-t-il donc mérité,
Cet affreux sentiment, de ton cœur irrité ?
Loin d'imaginer rien qui doive armer ta rage,
Je ne trouve, entre nous, qu'un mutuel partage
De travaux, de plaisirs, de malheurs, de vertus,
Que bienfaits acceptés, et que bienfaits rendus.
J'interroge mon cœur, j'interroge ma vie,
Dès l'instant où naquit l'amitié qui nous lie,
Jusqu'au premier instant qui la voit démentir ;
Je ne sais pas pourquoi tu pourrais me haïr.
Hélas ! jusqu'à ce jour, où le sort homicide,
Me sépara d'Oscar, te ravit à Dermide,
Dans la paix, dans la guerre, en nos murs, en nos bois,
Sous une même tente, ou sous les mêmes toits,
Tout à cette amitié, qu'à mon tour je réclame,
Nous n'avions qu'un désir, qu'un intérêt, qu'une âme !
Un accord si touchant pourrait-il bien finir ?
Le sort nous sépara ; veux-tu nous désunir ?
Veux-tu rendre éternels les tourmens de l'absence ?
Ne les connais-tu pas ? Oscar ! sans espérance,
Vers toi, de mon exil, j'ai si long-tems crié,
Si long-tems de mon être appelé la moitié ;
Tu ne m'entendais pas ! ah ! quand tu peux m'entendre,
A de plus grands malheurs, s'il faut encor m'attendre ;
Si mes pleurs, si mes cris ne peuvent t'attendrir,
Comme toi désormais, je n'ai plus qu'à mourir.

OSCAR.

Mourir ! non, c'est à toi de vivre et de me plaindre ;
Mon ami, crois sur-tout que rien ne peut l'éteindre

Ce premier sentiment de mon cœur enflâmé,
Que ta tendresse envain n'a jamais reclamé.
Il doit nous séparer pour peu qu'il dure encore,
Il nous séparera .... Toi qu'en tes bras j'implore,
Au nom de tous les biens qu'il faudrait quitter,
Jure à mon amitié de ne pas l'imiter.
Toi mourir ! loin de toi cette exécrable envie.
Insensé, peux-tu bien ne pas aimer la vie ?
Époux de Malvina, réfléchis sur ton sort,
Réfléchis et frémis au seul nom de la mort ;
Ce terme d'un bonheur qui t'enchaîne à la terre.
Jouis ; et laisse, ami, le vœu de la misère
A celui, qui, lassé d'en traîner le fardeau,
Ne peut s'en affranchir qu'en fuyant au tombeau.
Plus que le sort, crois moi, ne te sois pas barbare.
Cher ami, si ce sort cruellement bisarre,
T'entraînait, malgré toi, dans un malheur certain,
Par l'attrait d'un bonheur prompt à fuir sous ta main ;
Si tes devoirs, soudain, s'étaient changés en crimes ;
Sous tes pas innocens pour creuser des abymes,
Bien plus ! si l'amitié s'alliait en ce jour
Au plus involontaire, au plus ardent amour,
En proie à tous les maux qui pesent sur ma tête,
Tu pourrais....

DERMIDE.

Je t'entends : arrête, Oscar, arrête !

OSCAR.

Si tu m'entends, pourquoi ne m'as tu pas frappé ?

DERMIDE.

A la fureur des eaux pourquoi suis-je échappé ?
Malheureux !

OSCAR.

Pour trouver, dans l'ami qui t'implore
Un mortel mille fois plus malheureux encore ;
Car tu ne connais pas l'excès de mon tourment.
Comment te l'exprimer? fatal ami, comment
Te peindre une douleur, un supplice, un martyre,
Plus cruel, plus affreux que je ne puis le dire ?
Il est là.... sur ce cœur qui cherche à respirer,
Mets un moment la main qui doit le déchirer ;
Mets, te dis-je, et frémis. Sens-tu comme il palpite ?
En bouillonnant, sens-tu comme il s'y précipite
Ce sang qui court puiser, dans ce cœur allumé,
Ces torrens embrasés dont je suis consumé?
Crois-tu que cette fièvre inextinguible, ardente,
Qui, jusqu'entre tes bras, me seche et m'épouvante,
Soit l'effet passager d'un caprice ou d'un jour ?
C'est celui de l'amour, mais d'un constant amour,
Mais d'un premier amour accru d'un long silence ;
Et qui devient fureur en perdant l'espérance !
Oui fureur, et je cède à son ordre fatal....

DERMIDE.

Mon ami !

OSCAR.

Mon ami ! tu n'es que mon rival.
Crois-tu m'ôter, me rendre, au gré de ton envie,
Un bien qui m'est plus cher que l'honneur et la vie ?
Avant que de mes bras tu puisses l'arracher
Sache que sur mon corps il te faudra marcher.
Dans mon cœur tout sanglant viens donc me la reprendre,
Des pleurs ! sont-ce des pleurs que nous devons répandre?
Du sang.

DERMIDE.

Eh bien du sang! après de tels aveux,
La terre ne peut plus nous porter tous les deux.

OSCAR.

Tu l'as dit.

DERMIDE.

Ta fureur ne sera pas trompée,

OSCAR.

Que fait à tes côtés cette inutile épée?
La mienne impatiente est prête à prononcer;
Dans mes mains, malgré moi, je la sens se placer.
Défends-toi.

DERMIDE.

Venges-toi, tout le veut, tout l'ordonne;
Qu'à tout son désespoir ton amour s'abandonne:
J'ai causé tes malheurs et j'en suis le témoin;
La mort est désormais mon unique besoin:
Hors de moi comme en moi, mon supplice est extrême.
Que dis-je? à ta fureur suis-je étranger moi-même?
Non: et je le sens trop à mes transports jaloux,
Je sens que je suis père et que je suis époux:
(il tire son épée.)
Mais avant de combattre un rival qu'il abhorre,
Que l'un et l'autre ami se reconnaisse encore:
Embrassons-nous, Oscar.

OSCAR, *(dans ses bras.)*

Et cruel! qui de nous,
Peut sur l'autre à présent porter les premiers coups!

OSCAR,

DERMIDE.

Le plus infortuné.

OSCAR.

Rends-lui donc son courage.

DERMIDE.

Un seul mot suffira pour ranimer ta rage....

OSCAR.

Ne le prononces pas.

DERMIDE.

Malvina !

OSCAR.

Malheureux !

DERMIDE.

Frappe !

FILLAN, *(se réveille avec effroi.)*

Mon père !

OSCAR, *(fuyant.)*

Enfant pourquoi ces cris affreux?
Ne crains rien.

DERMIDE.

Je te suis.

OSCAR.

Fuis. Ma raison s'altère.
Je ne me connais plus.

FILLAN.

Il te tuera, mon père !

OSCAR, *(sort précipitament, Dermide le suit.)*

Jamais ! jamais !

SCÈNE III.

FILLAN, CARRIL.

CARRIL.

Quels cris se font entendre ici?
Dermide !

FILLAN.

Viens-tu donc pour le tuer aussi ?

CARRIL.

Ma voix doit rassurer ton âme trop timide,
Je suis Carril, Fillan, qu'est devenu Dermide?

FILLAN.

Défends-le, cher Carril !

CARRIL.

Et de qui ?

FILLAN.

D'un méchant.

CARRIL.

Où sont-ils ?

FILLAN.

Dans ce bois.

CARRIL.

Conduis-moi mon enfant.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MALVINA, GAUL.

GAUL.

C'est ici, dans ces bois, sur cette tombe auguste,
Où des chefs de Selma repose le plus juste,
Que vous ferez entendre, à l'ombre d'un époux,
Le serment qu'il exige et d'Oscar et de vous.

MALVINA.

Hélas !

GAUL.

Votre terreur n'est donc pas dissipée ?

MALVINA.

De la même terreur, je suis toujours frappée.

GAUL.

Craignez de retomber dans votre accablement.

MALVINA.

Je ne puis m'affranchir d'un noir pressentiment.

GAUL.

Cet effroi ne convient qu'à l'âme criminelle,

Cet effroi conviendrait à Malvina rebelle,
A l'insensible Oscar, s'il rejettait les vœux,
par Dermide expirant, adressés à tous deux :
Mais, peut-il s'accorder avec votre innocence?

MALVINA.

Je frémis, malgré moi, de mon obéissance.
Il me semble, en rentrant dans ce séjour des morts,
Que toutes mes terreurs se changent en remords.
Mon devoir m'épouvante. Une importune idée
Renaît à chaque instant dans mon âme obsédée.
De l'avare océan si trompant le courroux,
Dermide.... si la mort relâchait mon époux!
Répondez-moi, serais-je innocente ou coupable?
Malheureuse! ah! ce doute affreux, insupportable,
Jusque dans le sommeil me trouble, me poursuit!
Ecoutez : frémissez, je croyais cette nuit,
A ce jour incertain dont la tremblante lune
Éclaire en pâlissant les pleurs de l'infortune,
Former avec Oscar l'engagement nouveau
Qui me ramène encor sur ce même tombeau :
Semblable au ravisseur, dans sa brûlante joie,
Oscar me saisissait comme on saisit sa proie :
Paraissant tout-à-coup, quand Dermide a crié,
Rends-moi le saint dépôt que je t'ai confié.
La mort, a dit Oscar.... L'affreux combat s'engage :
Des héros, vainement, je veux fléchir la rage,
L'arrêt de la fureur ne peut se révoquer;
Et je sens dans mon sein leurs fers s'entre-choquer :
J'expirais : tout-à-coup, succédant à son père,
Paraît un jeune enfant, il m'appelait sa mère;
Par de chastes baisers, dans son pieux transport,

Il ranimait mon cœur, engourdi par la mort :
Dans ce cœur, déchiré par d'homicides armes,
La consolation tombait avec ses larmes ;
Douce et trop courte erreur qui charmait mon sommeil,
Et m'enchanta long-tems, même après mon réveil !

GAUL.

A ce seul souvenir abandonnez votre âme.
Bien plus que votre époux, votre enfant le réclame
Ce serment qui, sitôt qu'il doit être entendu,
En effet, lui rendra tout ce qu'il a perdu.

MALVINA.

Je vous crois, oui c'est trop m'inquiéter d'un songe,
Oui, de la vérité séparons le mensonge.
Sans doute Oscar tiendra tout ce qu'il a promis.
Eh ! quel autre qu'Oscar peut me rendre mon fils ?
J'espère tout d'Oscar : oui, sa vertu m'est chère
Comme amie, et sur-tout . . . . et sur-tout comme mère ;
Oui j'aime, j'idolâtre, en son bras triomphant,
L'appui, l'unique appui qui reste à mon enfant.

SCENE II.

Les Précédens, OSCAR.

OSCAR, *(égaré.)*

Il ne me suivra plus... loin de moi toute crainte.
Quelle est cette terreur dont mon âme est atteinte ?
Il ne me suivra plus, ... il l'a promis, ...

MALVINA.

Hélas ?
Dans quel délire affreux il porte ici ses pas.

OSCAR.

A devenir coupable il voudrait me contraindre;
Mais je fuirai si loin qu'il ne pourra m'atteindre.
Il accourt.... Étrangers, en ce moment d'effroi,
Sauvez-le, placez-vous entre le crime et moi,
Je veux être innocent.

GAUL.

Qui te poursuit ?

OSCAR.

Barbare !
N'as-tu pas de pitié du transport qui m'égare ?
Obstiné sur ma trace, attaché sur mes pas,
Il ressemble au malheur qui ne me quitte pas.
O fureur ! ô supplice !

GAUL.

Un funeste prestige,
Au-delà du sommeil et te trouble et t'afflige.
Reconnais-moi : reprends ta force et ta raison.
Mon ami.

OSCAR.

Garde toi de répéter ce nom,
Il assassine.

MALVINA.

Oscar peut-il le méconnaître ?

OSCAR.

Oh ! si vous le savez, parlez, où peut-elle être ?
Malvina ! Malvina !

MALVINA.

Malheureux, dis-le moi,
Plus d'intérêt, jamais, l'annonçait-elle à toi ?
Plus douce que ma voix, quand tu savais l'entendre,
Sa voix exprimait-elle une pitié plus tendre ?
A ces pleurs que tes yeux laissent tomber, les siens
Uniraient-ils des pleurs plus amers que les miens ?

OSCAR.

Vous pleurez !

MALVINA.

Ah ! finis de trop longues alarmes,
Et reconnais du moins ton amie à ses larmes.

OSCAR.

Oui, c'est toi, je le sens; oui, tes pleurs ont coulé
Jusqu'au fond de ce cœur à ta voix consolé.

Reste-là.... de ce cœur que tant d'amour enflâme ;
Malvina, de tout tems, n'as-tu pas été l'âme ?
Je ne veux plus mourir.... Arbitre de mon sort,
La vie est près de toi, loin de toi c'est la mort....
Oh ! ne me quitte plus....

MALVINA.

Que je perde la vie
Si je conçus jamais cette coupable envie.

OSCAR.

Où suis-je ?... en ces forêts, pourquoi m'a-t-on conduit ?
Ne me trompai-je pas ? dans ces bois.... cette nuit....
Auprès de ce tombeau.... je crois sortir d'un songe !

GAUL.

D'un songe est né le trouble où ton âme se plonge.

OSCAR.

Le crois-tu ?

MALVINA.

Tu ne peux en douter.

OSCAR.

Je le sens ;
Cet effroyable songe a troublé tous mes sens :
D'une horreur, que jamais je n'avais ressentie,
Il épouvante encor mon âme anéantie.
Des cris.... des pleurs.... du sang ! non la réalité
N'eut jamais à ce point porté l'atrocité ;
D'un tel forfait, Oscar ne fut jamais capable :
Oh ! si j'eusse veillé que je serais coupable.
Je dormais ! je dormais !.... et Dermide ?..

GAUL.

GAUL.

Son sort,

Ne t'est pas inconnu?

OSCAR.

Dermide n'est pas mort?

GAUL.

As-tu donc oublié qu'un funeste naufrage,
L'engloutit à l'aspect du paternel rivage?
Que soumis, au dernier, au plus cher de ses vœux,
Prêt à former ici d'indissolubles nœuds,
Tu viens, au faible enfant dont tu chéris la mère,
Promettre et la tendresse et les secours d'un père?

MALVINA.

Crains-tu de contracter ces doux engagemens?

OSCAR, *(avec effroi.)*

Qui, moi!

GAUL.

Le Barde vient recevoir vos sermens.

OSCAR.

Quels sermens!

GAUL.

Écoutez.

SCÈNE III.

Les Précédens, LE BARDE, Suite.

LE BARDE.

Oscar, un triste père,
Un malheureux enfant, une plaintive mère,
Implorent ta vertu d'une commune voix :
Hâte-toi de finir les malheurs de tous trois.
L'attente émeut déjà ces funèbres bocages ;
Les ombres des héros penchés sur leurs nuages,
L'ombre de ton ami, de ce serment fatal,
A ton impatience, a donné le signal.
Jure....

OSCAR.

Le voyez-vous? c'est lui qui me l'arrache,
Ce phantôme importun qui sur mes pas s'attache ;
D'abord mon bienfaiteur, et bien-tôt mon bourreau,
Pour la réconquérir il sort de son tombeau.

MALVINA.

Oscar !

LE BARDE.

De tes devoirs, Oscar, qu'il te souvienne,
A sa tremblante main que j'unisse la tienne.

OSCAR.

Arrête, elle est sanglante !

LE BARDE.

Eh ! d'où vient tant d'effroi?

OSCAR.

Le spectre menaçant se place entre elle et moi.
Où fuir....

SCENE IV et dernière.

Les Précédens, CARRIL, FILLAN.

CARRIL.

VENGEANCE! amis, si la pitié vous guide,
Vous la devez au sang du malheureux Dermide;
Vous la devez aux pleurs du fils infortuné,
Dont le père, en ces bois, vient d'être assassiné.

MALVINA, *(elle tombe dans l'accablement.)*

Mon époux! mon enfant!

CARRIL.

La douleur te dévore,
Oscar!

GAUL.

Quel assassin l'a frappé?

CARRIL.

Je l'ignore.
Dermide en combattant reçut le coup fatal
Et m'a toujours caché le nom de son rival.
Mais ce fer, encor teint du sang de la victime,
Indique assez quel bras a consommé le crime.

OSCAR.

Ce fer où donc est-il?

CARRIL.

Le voilà,

OSCAR.

C'est le mien!

MALVINA, *(revenant à elle.)*

Dermide est mort : ô toi, mon espoir ! mon soutien !
Toi, dont le bras se fut armé pour sa défense,
Cher Oscar, sois chargé du soin de sa vengeance.
Promets, à sa grande ombre, à son fils, à ton fils,
Le sang du plus cruel de tous nos ennemis ;
Oui, voilà ton enfant. Et toi mon fils. . . .

FILLAN, *(envisageant Oscar.)*

Ma mère !
Fuyons.

MALVINA.

Voilà ton père.

FILLAN.

Il a tué mon père !

OSCAR.

Il dit vrai. Vous doutez, je ne doute par moins ;
Mais comment démentir ces accablans témoins ?
Ce fer sanglant, ce cœur dont le secret murmure
S'unit, pour m'accuser, au cri de la nature !
Meurtre affreux ! Meurtre impie ! et quand l'ai-je commis ?
Comment ai-je égorgé le meilleur des amis ? . . .
Malheureux, j'implorais, dans ma fureur extrême,
La mort, qu'à ma fureur il demandait lui-même !
Mais de tant d'héroïsme ai-je osé le punir ?
J'en ai le sentiment et non le souvenir.
Amour, tyran d'Oscar, qui te hait et s'abhorre ;
D'Oscar qu'au désespoir tu disputes encore,
Ces forfaits sont les tiens. De moi-même effrayé,
A l'amour exécrable ainsi qu'à l'amitié,

Accablé du retour d'une raison stérile,
Où fuir? dans le tombeau.... c'est mon unique asyle.
(Il se frappe.)

GAUL.

Qu'as-tu fait?

OSCAR.

Doux objet du plus funeste amour,
Je te perds, Malvina, mais non pas sans retour.
Plus heureux dans la mort, les voûtes étoilées
Réuniront un jour nos ombres consolées.
A mon sort, à présent, on peut donner des pleurs;
Ce qu'on refuse au crime, on l'accorde aux malheurs,
Déjà je vois Dermide à mon retour sourire;
Je vais le joindre.... adieu.... songe à ton fils : j'expire.

Fin du cinquième et dernier acte.

Le cinquième acte que je rétablis, n'eut pas de succès à la première représentation. L'intérêt expire en effet avec Dermide, dont la mort est annoncée dès le commencement de cet acte; je ne crois pas qu'il doive reparaître sur la scène; mais comme il contient des détails que le public avait applaudis, j'ai cru que l'on ne me saurait pas mauvais gré de le livrer à l'impression.

VARIANTES.

ACTE IV.

Au moment où l'enfant s'endort sur le tombeau.

DERMIDE.

Pauvre enfant !... il s'endort !
Un même lit unir le sommeil et la mort !
(montrant l'enfant.)
Là dessus le repos :
(montrant le tombeau.)
Là le repos encore.
Par-tout ! hors dans ce cœur que le chagrin dévore ;
Ce cœur, qui vainement s'épuise à terrasser
Le malheur qu'il sait vaincre et qu'il ne peut lasser.
Carril ne revient pas ! . . . toujours plus incertaine,
Dans le vague avenir, ma raison se promène.
Le bruit de mon trépas, à Selma parvenu,
Pour m'en fermer l'accès, m'aurait-il prévenu ?
Si celui qui me croit victime du naufrage,
Si le Barde, avant moi jeté sur ce rivage....
Mais non, depuis l'instant qu'à la mort échappé,
J'ai franchi de l'Arven le sommet escarpé,
Trois fois l'astre du jour remplissant sa carrière,
A l'univers à peine a rendu la lumière.
De peu d'instans le Barde aurait pu précéder
Mon retour que mon fils pouvait seul retarder.
N'en doutons plus ! après de si longues misères
Je vais enfin revoir le palais de mes pères !

Je vais enfin presser, sur mon cœur attendri,
Mon enfant, mon épouse, et le plus tendre ami !
Et toi, dans ce retour dont je jouis d'avance,
Oscar, tu vas aussi trouver ta récompense :
Et quel plus digne prix de ces soins généreux
Qui, malgré les destins, m'ont forcé d'être heureux !
Carril ne revient pas ! . . . dans sa marche tremblante
La courière des nuits, s'avance encor moins lente
Que ce vieillard courbé sous le fardeau des ans.
Du malheur qui s'enfuit que les pas sont pesans !
On gémit.... C'est Carril !... C'est mon fils qui s'éveille !...
C'est l'aquilon plaintif qui trompe mon oreille !
Que dis-je ? Écoutons bien.... J'entends encor du bruit !...
Carril ! Carril ! Eh non ! c'est l'oiseau de la nuit,
Qui venant m'effrayer d'un sinistre présage,
De son aîle, en fuyant, fait frémir le feuillage. . . .
Doux espoir, à mon cœur conserve ton appui !
Le bruit renait ! . . . Carril ! . . . ce n'est pas encor lui !
On s'avance pourtant en ces retraites sombres !
Dans la nuit, des héros n'y voit-on pas les ombres,
Abandonnant des airs les palais éternels,
De leur prochain trépas avertir les mortels ?
Eh bien ! qu'annonce-tu, fantôme illustre ?... approche....
A la crainte étranger aussi bien qu'au reproche,
Je t'attends : parle donc, quel est ton nom ?

ACTE V,

Tel qu'il a paru à la première représentation.

Le théâtre représente un palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

GAUL, OSCAR dans l'abattement.

GAUL.

Reconnais-moi, reprends ta force et ta raison,
Mon ami!...

OSCAR.

Garde toi de prononcer ce nom,
Il assassine!

GAUL.

Oscar peut-il me méconnaître?

OSCAR.

C'est toi .... pardonne, ami, je te surprends peut-être?
Mais envain je voudrais rappeler le passé,
De ma mémoire éteinte il est presque effacé :
Le présent m'offre à peine une incertaine image,
Je n'entends, je ne vois qu'à travers un nuage.
Aide-moi. Dans ces bois qui donc m'avait conduit?

GAUL.

Je t'y trouvais dormant au déclin de la nuit,
Non pas de ce sommeil rafraîchissant, paisible;
Tu dormais, malheureux ! mais d'un sommeil terrible.
D'un songe avec effort repoussant le fardeau,
Tel qu'un mort qui voudrait soulever son tombeau.

OSCAR.

Tu l'as dit : en effet, je crois sortir d'un songe.

GAUL.

D'un songe est né le trouble où ton âme se plonge.

OSCAR.

Dans le délire affreux dont j'étais oppressé,
Qu'ai-je fait?... Qu'ai-je dit?... Que s'est-il donc passé?
D'une horreur que jamais je n'avais ressentie,
Il épouvante encor mon âme anéantie.
Des cris.... des pleurs.... du sang... non, la réalité
N'eut jamais à ce point porté l'attrocité !
D'un tel forfait, Oscar ne fut jamais capable;
Oh ! si j'eusse veillé, que je serais coupable !
Je dormais !... Je dormais !... et Dermide ?...

GAUL.

Son sort....

Combien tu vas gémir !...

OSCAR.

Quoi ! Dermide ?...

GAUL.

Il est mort.

OSCAR.

Mort !....

GAUL.

Oui. Je te cherchais dans les détours sans nombre
Qui traversent nos bois dont le jour chassait l'ombre ;
Quand appelé soudain par d'effroyables cris,
J'accours : entre Carril et son malheureux fils,
Je reconnais Dermide, à son heure dernière,
De son généreux sang, inondant la poussière ;
Et quand il expirait, son bras inanimé
Du glaive meurtrier était encore armé.

OSCAR.

Mort !

GAUL.

Par ses propres coups.

OSCAR.

Ami, quoi, c'est sa rage
Qui termina ses jours qu'épargna le naufrage ?

GAUL.

De cet affreux tableau détourne ton regard.

OSCAR.

Quoi ! dans son cœur, lui-même enfonça le poignard ?

GAUL.

Rappelle à ton secours ta raison toute entière.

OSCAR.

Ah ! pourquoi recouvrer cette affreuse lumière ?

GAUL.

Ainsi que tes regrets, tes cris sont superflus.

OSCAR.

Je le sais, et pour moi c'est un malheur de plus.

GAUL.

Tu peux compter encor sur un ami fidèle.

OSCAR.

J'y compte : et je rends grâce à ton généreux zèle,
A tes soins empressés, au secourable bras
Qui jusqu'en ce palais soutint mes faibles pas.

GAUL.

N'en parle plus, Oscar; qu'ai-je fait que te rendre
Ce que de la pitié tout homme a droit d'attendre?
J'en eusse, envers un autre agi comme envers toi;
Tout malheureux, Oscar, est un ami pour moi.

OSCAR.

Je te suis donc bien cher?

GAUL.

Ah! crois moi, si ma vie
Peut te rendre la paix que ce jour t'a ravie,
Tout mon sang est à toi.

OSCAR.

Je te crois sans effort.
Mourir pour un ami n'est pas un triste sort;
Mais lui survivre!

GAUL.

Oscar, dans ma tendresse extrême,
Je te sacrifierais jusqu'à mon bonheur même.

OSCAR.

Hélas ! Dermide, aussi, me tenait ces discours !

GAUL.

De Dermide pourquoi t'entretenir toujours ?

OSCAR.

Tu connais l'amitié, Gaul, et tu le demandes !

GAUL.

La raison....

OSCAR.

Qu'à jamais des pertes assez grandes,
Te laissent ignorer qu'il est un désespoir
Sur qui la raison même use envain son pouvoir.
Affreuse expérience et par moi commencée !
Le puis-je séparer, de ma triste pensée,
Le souvenir de l'être à mon être arraché?...
A l'univers entier n'est-il pas attaché ?
Est-il un seul objet, dans toute la nature,
Qui de ce cœur saignant ne creuse la blessure?
De tout ce qu'il aima je suis environné.
Aux lieux où je gémis, naquit l'infortuné.
Ce palais fut témoins des jeux de notre enfance,
La forêt, des travaux de notre adolescence :
Dans les lieux où je vais, aux lieux d'où je revien,
Son pas fidèle encor est tracé près du mien;
Je n'en puis faire un seul, en ce séjour d'allarmes,

Qui, sur mes yeux en pleurs, n'appelle d'autres larmes,
Tout parle à ma douleur ! Nos remparts, nos déserts,
Les rochers de l'Arven, les rivages des mers,
Ces tombeaux redoutés, ce funèbre boccage,
Tout se peuple, à mes yeux, d'une sanglante image !
Et quand pour fuir Dermide épars dans ces climats
J'irais chercher un ciel qui ne le connût pas,
Retrouverais-je moins aux bornes de la terre,
Et l'air que je respire et le jour qui m'éclaire ?
Cet air que mon ami ne doit plus respirer !
Ce jour, qui désormais ne pourra l'éclairer !

GAUL.

Ta douleur me déchire !

OSCAR.

Dermide ! cher Dermide !
Et tu crois, mon ami, que sa main homicide. . . .

GAUL.

Je te l'ai déjà dit. L'infortuné, toujours,
Assura que lui seul disposa de ses jours.

OSCAR.

Il l'assura?

GAUL.

Carril nous rend ce témoignage.

OSCAR.

Je vois trop quel motif égara son courage !

GAUL.

Plus que jamais, pourquoi ton front s'obscurcit-il?

OSCAR.

Mon ami,

GAUL.

Que veux-tu ?

OSCAR.

Je voudrais voir Carril.

GAUL.

A ta douleur déjà, si profonde, si forte,
Il ne peut qu'ajouter par son aspect, . . .

OSCAR.

N'importe.
Je voudrais voir Carril. . . .

GAUL.

Je cours te le chercher.

OSCAR.

Qu'on empêche sur-tout Malvina d'approcher.

SCÈNE II.

OSCAR *seul.*

Je ne la verrai plus; dans mon malheur extrême,
Je dois la craindre autant que je me crains moi-même.
Dermide, à son destin, n'a donc pas échappé?
Oui, c'est moi, par son bras, c'est moi qui l'ai frappé :
Dans son cœur accablé de ma douleur affreuse,
J'ai plongé le poignard par sa main généreuse.
Digne ami, tu voulais, une seconde fois,
Au bonheur, en mourant, me céder tous tes droits.
Ta pitié fut plus loin que n'eût été ma rage.
Et je recueillerais ce sanglant héritage !
Et l'amour !... vœux cruels autant que superflus !
Malvina ! Malvina ! je ne te verrai plus.
Oui, je dois, oui, je veux épargner à ta vue
Ce juste sentiment, cette horreur imprévue,
Cette invincible horreur qu'à l'univers entier
Inspira de tout tems l'aspect d'un meurtrier.
Je le suis à demi !.... Si ce bras moins timide,
Presque levé déjà sur le sein de Dermide ;
Si ce fer que ma main .... ce fer.... où donc est-il ?
Qu'en ai-je fait ! ... on vient....

SCÈNE III.

OSCAR, CARRIL.

OSCAR.

Est-ce-toi, cher Carril?
Ami de mon ami!

CARRIL.

La douleur te dévore
Mon fils,

OSCAR.

J'ai peu d'instans à l'éprouver encore.

CARRIL.

Que veux-tu dire, Oscar?

OSCAR.

Les momens sont comptés;
Pour la dernière fois entends mes volontés.

CARRIL.

Jusqu'à ce jour, mon fils, ton âme ardente et neuve
N'avait fait du malheur qu'une imparfaite épreuve,
Tu le connais enfin! et ton cœur abattu
Sous son poids tout entier sent fléchir sa vertu.
Loin de céder pourtant, contre sa force extrême
Cherche une égale force en ton sentiment même:
Vis enfin: le devoir qui te reste à remplir
Te permet de pleurer, et non pas de mourir.

OSCAR.

Que dis-tu, cher Carril ? Par quelle affreuse envie
Veux-tu me condamner à supporter la vie?

CARRIL.

Dermide en expirant t'en imposa la loi ;
Si son dernier désir en est une pour toi.

OSCAR.

Quand je te répondrais de mon obéissance,
La volonté, Carril; est elle la puissance?
Je ne peux que mourir.

CARRIL.

Tu tromperais les vœux
De l'ami le plus tendre et le plus malheureux !
Non : par ma faible voix c'est lui, lui qui t'implore ;
Entends-le, cher Oscar ! je crois l'entendre encore,
Insensible à ses maux, pour toi seul aujourd'hui
Reclamant les secours qu'il refusait pour lui.

OSCAR.

Loin de moi tout secours !

CARRIL.

A son heure suprême
L'infortuné souffrait plus en toi qu'en lui-même.
Oscar, s'écriait-il, pourquoi te désoler?
Par ton bonheur, Oscar, songe à me consoler,
Et ma tendre amitié sera récompensée.
Disputant à la mort sa dernière pensée,
Tu réchauffais son cœur, tu ranimais ses yeux ;
Et quand son souffle pur s'exhala vers les cieux,

Ton nom, toujours errant sur sa bouche mourante,
Se confondit encore à son âme expirante.

OSCAR.

Je m'y réunirai. Carril, si j'hésitais,
Dans mon dessein, crois-moi, tu me raffermirais.
Si pour le criminel la mort est un supplice,
Peut-être en la cherchant me ferai-je justice.
Si c'est la fin des maux qu'il nous faut endurer,
Malheureux que je suis! je dois la désirer.
C'est à mon amitié que surtout elle est chère.
Dermide est dans la tombe, Oscar est sur la terre:
L'un à l'autre à présent nous nous manquons tous deux.
Nous retrouver, voilà les véritables vœux,
Le mutuel besoin, l'impérieuse envie
De deux cœurs désormais séparés par la vie!
Ne me combats donc plus, et promets-moi, Carril,
Qu'aussi-tôt que j'aurai terminé mon exil,
Que ce corps, qui renonce à toute nourriture,
Reclamera la paix qui suit la sépulture,
Dans l'asyle où déjà Dermide est endormi,
Tu coucheras Oscar auprès de son ami.
Qu'à la pitié future, une tombe commune
Avec notre amitié dise notre infortune!
Le Barde y trouvera les chants de la douleur;
Et le passant peut-être, averti par son cœur,
Dans son repos un jour nous enviant le nôtre,
Dira, les yeux en pleurs, ils sont morts l'un pour l'autre.

CARRIL.

Dermide! et c'est ainsi que ton ami reçoit!....
(à Oscar.)
Non, tu ne mourras pas, tu n'en as pas le droit.

Non, tu n'as pas le droit d'abandonner la terre,
Tant qu'un faible orphelin aura besoin d'un père ;
Que Malvina. . . .

OSCAR.

Quel nom viens-tu de proférer ?
Malvina ! Malvina ! peux-tu donc ignorer
Que les feux, en mon âme allumés par ses charmes,
Ont seuls causé les maux qui font couler tes larmes ;
Et que Dermide enfin ne s'est privé du jour,
Que pour la mieux céder à mon funeste amour.
A présent, dois-je vivre ?

CARRIL.

Oui, ton cœur qui s'abuse,
A tes affreux projets prête envain cette excuse.
La main de ton ami n'a pas tranché ses jours.

OSCAR.

Tu l'affirmais pourtant. . . .

CARRIL.

J'en croyais ses discours ;
Mais ce fer, encor teint du sang de la victime,
Prouve qu'un autre bras a consommé le crime.

OSCAR.

Ce fer ! où donc est-il ?

CARRIL, *tirant une épée de dessous son habit.*

Le voilà.

OSCAR.

C'est le mien !

SCÈNE IV et dernière.

OSCAR, CARRIL, MALVINA, FILLAN, GAUL, Suite.

MALVINA *entrant avec précipitation.*

En vain vous m'arrêtez, je n'écoute plus rien. . . .
Que dans cette misère et commune et profonde,
De trois infortunés, la douleur se confonde !
(à Oscar.)
Pourquoi détournes-tu ton regard incertain ?
La mort est dans tes yeux ! la mort est dans ta main !
Aurais-tu ? . . . Voudrais-tu ? . . . Cet enfant qui supplie,
Ce cher et faible enfant à des droits sur ta vie ;
Ton appui par serment lui fut déjà promis,
Ne trahis pas le sang du meilleur des amis.
(Lui remettant son fils entre les bras.)
Voilà ton fils, Oscar ! et toi mon fils. . . .

FILLAN *avec effroi.*

Ma mère !
Fuyons. . . .

MALVINA.

Voilà ton père. . . .

FILLAN.

Il a tué mon père !

OSCAR.

Il dit vrai ! vous doutez, je ne doute pas moins ;
Mais comment démentir ces accablans témoins ?
Ce fer sanglant, ce cœur dont le secret murmure
S'unit, pour m'accuser, au cri de la nature !

GAUL.

Depuis que tu le vis, pour la dernière fois,
Trois ans se sont passés.

OSCAR.

Ce jour même en nos bois,
Entraîné par l'amour, entraîné par la rage ;
J'ai saisi cette proie échappée au naufrage.
Meurtre affreux ! Meurtre impie ! et quand l'ai-je commis !
Comment ai-je égorgé le meilleur des amis ?
J'implorais le trépas de sa pitié cruelle,
J'ai pu le frapper lui ! qui, je me le rappelle,
Quand mon bras se levait prêt à le terrasser,
m'appelait dans les siens ouverts pour m'embrasser !
Je fuis épouvanté de mon transport funeste,
Il me suit, mon malheur sans doute a fait le reste ;
Mais de tant d'héroïsme, ai-je osé le punir ?
J'en ai le sentiment, et non le souvenir.
Amour, tyran d'Oscar, qui te hait et s'abhorre,
D'Oscar qu'au désespoir tu disputes encore,
Ces forfaits sont les tiens. Vous tous qui frémissez,
Qui détournez vos yeux sur la terre fixés,
Du cœur qui de ce bras n'a pas été complice,
Pouvez-vous concevoir, la douleur, le supplice ?
Mon crime est-il plus grand ? De moi-même effrayé,
A l'amour exécrable, ainsi qu'à l'amitié,

Accablé du retour d'une raison stérile,
Où fuir?.... dans le tombeau! c'est mon unique asyle.
(Il se frappe.)

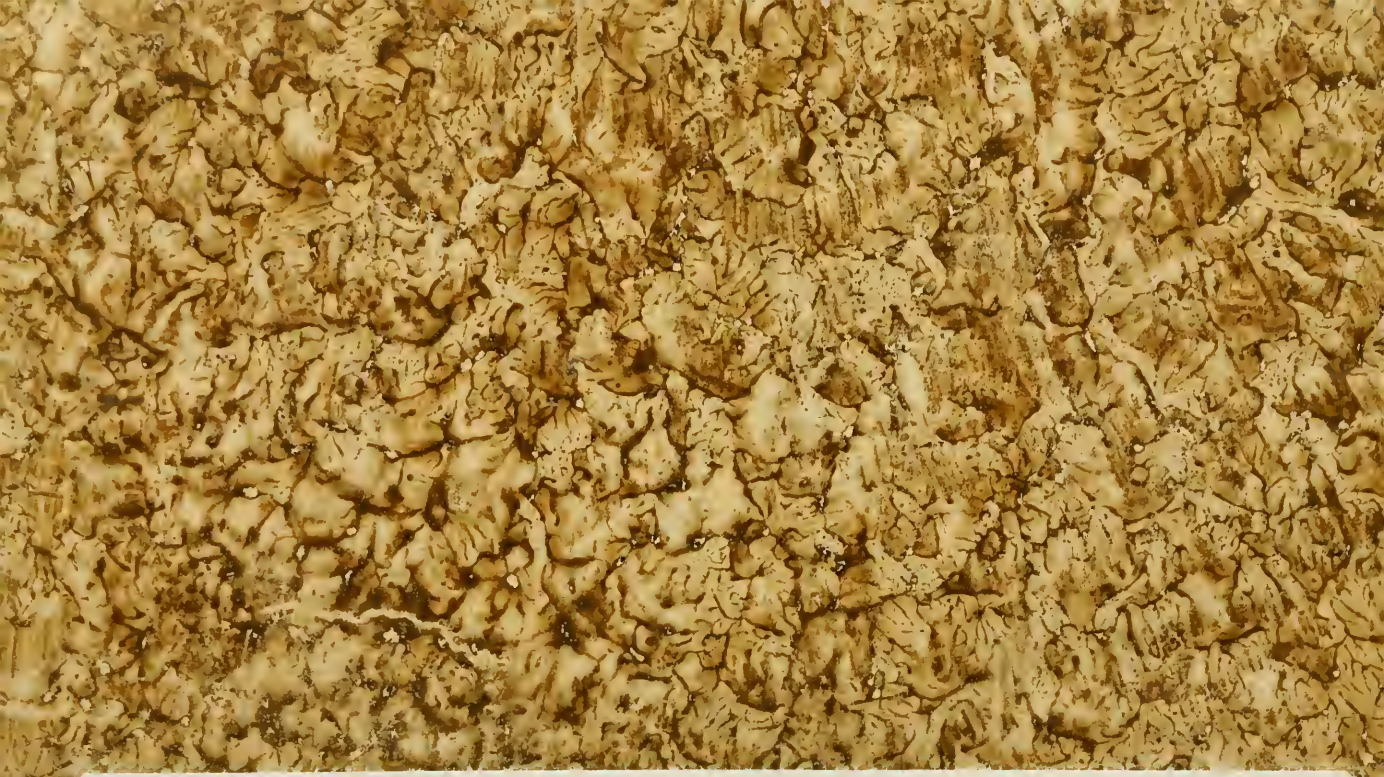
CARRIL.

Qu'as-tu fait?

OSCAR.

Doux objet du plus funeste amour,
Je te perds, Malvina, mais non pas sans retour.
Plus heureux dans la mort, les voûtes étoilées
Réuniront un jour nos ombres consolées;
Sur un même nuage où je monte avant toi,
Tu trouveras ta place entre Dermide et moi.
Amis, que mon trépas fasse oublier ma vie;
Qu'à la nature entière il me réconcilie!
A mon sort à présent on peut donner des pleurs:
Ce qu'on refuse au crime on l'accorde aux malheurs.
Déjà je vois Dermide à mon retour sourire....
Je vais le joindre... Adieu.... Songe à ton fils! J'expire.

FIN.



WT
9/21/09

PQ
2153
A65
07

Arnault, Antoine Vincent
Oscar, fils d'ossian

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY